



## Les trésors cachés de Chios, l'île du mastic

Septembre, c'est la rentrée. Évadons-nous encore un instant sur les routes de Chios, à la découverte du mastic et de ses autres pépites insoupçonnables.

(lire la suite page 12)



## Liz Behmoaras, grand parfum romanesque

Portrait d'une personnalité littéraire dont la plume traduit une richesse de vie et dont les expériences ne manquent pas d'originalité.

(lire la suite page 7)

## L'ouverture de la saison culturelle



15 septembre à 19h30  
« L'amour de lire » sur des textes de Christian Bobin, Marie-Christine Barrault, Lectrice et Franck Ciup, piano



19 septembre à 19h30  
Orchestra Sion avec Paul Badura-Skoda (Piano)

(lire la suite page 10)

# Aujourd'hui



N° ISSN : 1305-6476

# la Turquie



## numéro 126

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

## Obama et la paix au Moyen-Orient

(lire la suite page 2)



12 TL - 6,50 euros

www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 126, Septembre 2015

## Le street artist twoOne débarque à Istanbul

Après les rues de Melbourne, Berlin, Hong Kong ou encore Taiwan, l'artiste Hiroyasu Tsuru, alias twoOne (prononcez two-one, contraction des chiffres 2 et 1 en anglais), arrive à Istanbul.

Originaire de Yokohama au Japon, Hiroyasu Tsuru, ou twoOne comme on l'appelle dans le milieu, se prend de passion pour l'art dès son adolescence. Il s'intéresse d'abord à la culture urbaine, en particulier aux graffitis et aux designs des planches de skateboard. Interrogé sur ses débuts dans le domaine du *street art*, le jeune homme réfléchit longuement avant de répondre l'air amusé qu'il ne se souvient plus quand il a commencé. Et pour cause : aussi loin qu'il puisse s'en souvenir, Hiro, comme il préfère qu'on l'appelle, a toujours aimé griffonner et bricoler. En 2004, à l'âge de 18 ans, il emménage à Melbourne en Australie, où il commence à s'adonner au *street art*, prenant ainsi part à la véritable éclosion qui fleurit dans les rues de Melbourne au début des années 2000.



En 2006, il obtient son diplôme de l'Université technique Swinburne de Melbourne en Arts visuels et nouveaux médias. A partir de là, il se familiarise avec les différents matériaux, styles et formes d'art. En 2008, Hiro tient ses premières expositions solos à la *Bus Gallery* de Melbourne puis à la *Global Gallery* de Sydney. Il a depuis emménagé à Berlin, l'une des villes du *street art* par excellence, où il continue de nourrir sa passion pour l'art dans la rue mais aussi dans les galeries.

(lire la suite page 11)

## Uludağ : l'histoire d'une destinée



L'équipe d'Aujourd'hui la Turquie a été reçue par le Président Directeur Général de la société d'Uludağ. Prestigieuse société au passé multiséculaire, Uludağ extrait, embouteille et commercialise la seule eau minérale naturelle certifiée de toute la Turquie. Plus qu'une grande firme nationale, Uludağ est une marque de qualité — pour ne pas dire, de noblesse. Préserver le caractère unique de la marque tout en diversifiant l'offre, s'inscrire comme figure d'autorité sur la scène européenne au cœur des enjeux régionaux liés à l'eau, être acteur essentiel de la francophonie en tant que consul honoraire de France à Bursa et œuvrer en de nombreux projets philanthropiques : M. Mehmet Erbak répond présent sur tous les fronts. Rencontre avec un homme porteur d'un grand héritage, qui parvient à allier aujourd'hui l'authenticité à l'origine du succès, et le dynamisme contemporain qui séduit en Turquie comme à l'international.



A la tête d'Uludağ Beverage, société familiale reposant sur ses capitaux propres, M. Erbak tient un rôle central au cœur des enjeux agro-alimentaires européens et mondiaux, tenant une place unique sur le marché de l'eau minérale naturelle. M. Erbak nous raconte dans son bureau de l'usine. Il retrace pour nous les grandes lignes de ces moments fondateurs qui assurent aujourd'hui la prestance de la firme.

(lire la suite page 3)



Dr. Hüseyin Latif

Directeur de la publication

## Abécédaire politique et sportif turc et chiffres actuels <sup>1</sup>

**AKP** : Adalet ve Kalkınma Partisi (Parti de la justice et du développement, conservateur, musulmane, soutient l'économie libérale, au pouvoir depuis 13 ans, 258 députés, 40,66 %).

**CHP** : Cumhuriyet Halk Partisi (Parti républicain du peuple fondé par Mustafa Kemal Atatürk, est un parti politique turc, de type républicain, social-démocrate et laïc. Il est membre de l'Internationale socialiste et membre associé du parti socialiste européen. 132 députés, 25,13 %)

(lire la suite page 2)

## Retour sur...

La rentrée littéraire 2015, l'édito de Mireille Sadège P.7

Wikileaks et le traité de libre-échange transatlantique, P. 5, Anne-Laure Gatin

Le modèle économique d'élevage français à bout de souffle ? P. 8 Claire Villalon

## Iskender Giray, un artiste qui a su se forger une identité



(lire la suite page 10)

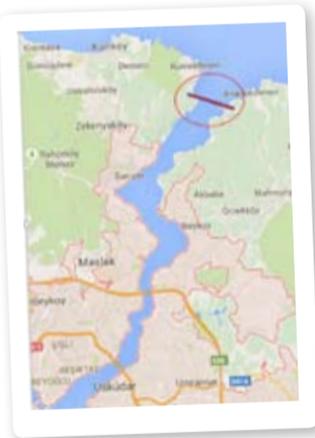
## A Istanbul, controverse autour du troisième pont sur le Bosphore

Le 29 mai 2013, jour du 56e anniversaire de la chute de l'Empire ottoman, le président Recep Tayyip Erdoğan a lancé la construction d'un nouveau pont stambouliote reliant la rive européenne à la rive asiatique. Cependant la contestation monte parmi ceux qui craignent que la destruction de la forêt engendrée par ce projet mettrait en danger la santé écologique de la ville entière. La fin des travaux est prévue pour l'été 2016.



Comme tous les matins et tous les soirs, la circulation sur les deux ponts stambouliotes reliant les rives européenne et asiatique est dense. Les klaxons retentissent. Le CO2 produit par les véhicules crée un brouillard grisâtre. Le nuage de pollution dans laquelle la ville est enfermée ne cesse de s'épaissir. « Ces deux ponts ne suffisent plus », assure le gouvernement. Le but du nouvel ouvrage est de fluidifier le trafic automobile en donnant la possibilité aux transports de marchandises de contourner Istanbul.

Ce raisonnement, en apparence sensé, cache en réalité une ambition toute autre. Une étude brandie par les opposants au projet montre que 3% seulement de la circulation enregistrée sur les deux ponts actuels transporte des marchandises. C'est donc bien la circulation domestique qui est responsable des embouteillages, et un troisième pont ne viendra probablement rien y changer. De plus, il apparaît que ce nouveau projet risque de mettre en péril l'écosystème stambouliote. Il prévoit en effet de couper plus de deux millions d'arbres dans la forêt de Belgrade, surnommé le « poumon d'Istanbul ». Ainsi, plutôt que de réguler la circulation automobile, ce troisième pont risque bien davantage d'étendre la ville, forte déjà de plus de 14 millions d'habitants, de 265 100 hectares.



Alors pourquoi un tel projet ? L'élaboration d'une troisième structure sur le Bosphore fait partie d'un plan de grands travaux mis en place par le gouvernement et présentés par le président Erdoğan lui-même comme des « projets fous ». Parmi ces derniers on peut trouver un nouvel aéroport, « le plus grand du monde, visible depuis la lune », un canal navigable parallèle au Bosphore, ainsi que ce troisième pont.

Plus que la régulation de la circulation, c'est donc la grandeur d'Istanbul qui est en jeu. Pour preuve supplémentaire, son futur nom : Yavuz Sultan Selim. Appelé aussi Selim 1<sup>er</sup>, ce calife est connu pour avoir largement contribué à l'extension

de l'Empire ottoman au début du XVI<sup>e</sup> siècle, mais aussi pour avoir persécuté la minorité chiite alévie encore très présente aujourd'hui en Turquie.

Malgré les nombreux opposants, ce projet sera mené à terme, assure le président. Plus large pont routier au monde, il possédera également les tours latérales les plus hautes jamais construites sur un tel ouvrage. Fierté pour la Turquie et plus encore pour son président, le pont Yavuz Sultan Selim sera un symbole de la course effrénée à l'urbanisation d'Istanbul.

\* Anne-Laure Gatin

## Obama mérite-t-il enfin son Nobel de la paix ?

L'accord signé avec l'Iran le 14 juillet et l'entente formalisée avec Cuba le 20 juillet montrent que Barack Obama est enfin parvenu à concrétiser sa volonté de pacifier les relations internationales. À un an de la fin de son second mandat, cette stratégie d'apaisement pourrait même renforcer l'hégémonie américaine, tandis que le choix de la force de son prédécesseur l'avait affaibli.

Lorsqu'il recevait le prix Nobel de la paix le 9 octobre 2009, Barack Obama n'avait pas achevé sa première année à la Maison Blanche. Le jury d'Oslo avait alors souhaité récompenser « ses efforts extraordinaires en faveur du renforcement de la diplomatie » au lendemain de son célèbre discours du Caire, dit de la « maintendue au monde musulman », et de sa tribune au Nations-Unies en faveur du multilatéralisme.

Mais à la fin de son premier mandat de nombreux obstacles avaient freiné ses ambitions. Confronté aux Printemps arabes et au début de la crise syrienne, Obama avait aussi dû composer avec l'opposition d'Hillary Clinton à la tête du Département d'État, hostile à cette politique d'apaisement, comme beaucoup d'autres au Parti démocrate.

L'« hyperpuissance » américaine des années 1990, selon les termes d'Hubert Védrine, ancien ministre français des Affaires étrangères, laissait alors place à une « hégémonie passive ». Pour Bertrand Badie, professeur à SciencesPo et auteur de ce concept, Obama rompt avec l'héritage de Bush, « non pas en contestant le leadership américain mais en le rendant présentable ». Mais sans être suivie d'effet, cette rupture de ton condamnait les Etats-Unis à une politique réactive, et donc passive, plutôt que proactive.

Au contraire, la signature avec l'Iran d'un accord attendu depuis 12 ans et le rétablissement des relations avec Cuba, gelées depuis 54 ans, concrétisent la politique étrangère voulue par Barack Obama. Loin de l'isolationnisme ou du déclin américain souvent invoqués, le choix de l'apaisement renforce même le leadership américain en l'adaptant au contexte international actuel. Vestige de la Guerre froide, l'embargo sur Cuba devenait contreproductif à l'heure où l'Amérique latine, conquise par les courants progressistes sensibles à la cause cubaine, est investie par la puissance commerciale chinoise. Contestée

dans son pré-carré, la puissance américaine se privait également d'un partenaire stratégique clé au Moyen-Orient en maintenant une ligne dure avec l'Iran. À ce jeu-là, les deux pays étaient perdants, preuve que l'interdépendance au cœur du nouveau paradigme des relations internationales modifie profondément la lecture des rapports de force.

Pour Bertrand Badie, « Barack Obama a perçu que l'hégémonie américaine ne pouvait plus s'affirmer de la même manière que depuis 1945 ». Dans le schéma classique, le puissant dictait sa volonté au faible et l'ennemi était facilement identifiable. L'enjeu est aujourd'hui d'entretenir une coopération constructive plutôt qu'une opposition frontale. Ainsi, la militarisation de l'action extérieure du président Bush, doublant le budget de

la Défense de 335 à 697 milliards de dollars et s'enlisant en Irak, avaient en fait affaibli la puissance américaine, sa crédibilité et ses intérêts. Barack Obama a légèrement diminué ce budget (-8,5% entre 2009 et 2015) et acté le retrait d'Irak en 2011, preuve de la réorientation de la politique étrangère américaine.

Des incohérences demeurent toutefois. Pour Mathieu Guidère, islamologue à l'Université Toulouse II, « la stratégie de "lead from behind" n'améliore pas forcément la situation, elle l'aide à perdurer ». De plus, l'absence de buts de guerre communs au sein de la coalition internationale en Irak et en Syrie contribue à l'enlisement du conflit. Tandis que les Etats-Unis ciblent Daesh, quitte à soutenir l'avancée des troupes de Bachar el-Assad, la Turquie craint l'autonomisation de la région kurde et « la France met sur le même plan Daesh et le régime de Bachar El-Assad », constate Mustapha Benchenane, politologue à l'Université Paris V.

Pourtant, comme un clin d'œil à son prix Nobel, la présidence d'Obama s'achèvera le 20 janvier 2017, année du retrait définitif des troupes américaines d'Afghanistan.

\* Damien Lannaud



## Abécédaire politique et sportif turc et chiffres actuels<sup>1</sup>

(Suite de la page 1)

**HDP** : Halkların Demokratik Partisi (Parti démocratique des peuples, 80 députés, 12,96 %).

**MHP** : Milliyetçi Hareket Partisi (Parti d'action nationalistes, 80 députés, 16,45 %).

**PKK** : Parti des travailleurs du Kurdistan (Fondée en 1978 par Abdullah Öcalan, détenue sur l'île-prison d'İmralı depuis 1999).

**Saray** : Palais de Beştepe, "Beştepe Külliyesi", où s'est installé M. Recep Tayyip Erdoğan, 12<sup>e</sup> président de la République Turque.

**YSK** : Yüksek Seçim Kurulu (Le Haut conseil d'élection).

**Erken Seçim** : Élection Anticipée, prévue pour le 1<sup>er</sup> novembre 2015.

**GS** : Galatasaray (Fondé le 1<sup>er</sup> octobre 1905, 20 fois champion de la ligue turque, le club du Lycée francophone de Galatasaray).

**FB** : Fenerbahçe (Fondé le 3 mai 1907, son siège se trouve sur la rive asiatique d'Istanbul, 19 fois champion de la ligue turque).

**BJK** : Beşiktaş Jimnastik Kulübü (Fondé le 19 mars 1903, 13 fois champion

de la ligue turque, il est réputé pour ses supporters très politisés essentiellement issus du marché de quartier : Çarşı).

**TS** : Trabzonspor (6 fois champion de la ligue turque).

**276** : le nombre de sièges nécessaires pour obtenir le vote de confiance au parlement.

**77.695.904** : la population de la Turquie.

**53.765.231** : le nombre d'électeurs.

**47.507.467** : le nombre de votants lors des élections du 7 juin 2015 (83,92 %).

**25** : le nombre d'élections effectuées depuis la fondation de la République en 1923.

**20** : le nombre de partis politiques ayant participé à la dernière élection.

**7 juin 2015** : la dernière élection qui a fait perdre la majorité absolue à l'AKP.

**ALT\_128** : Aujourd'hui La Turquie, numéro 128, dans lequel vous pourrez lire la mise à jour de cet « Abécédaire politique et sportif turc et chiffres réactualisés ».

<sup>1</sup> Le titre et le contenu de cet article sont des extraits de mon prochain livre et déposés.

\* Dr. Hüseyin Latif

# Uludağ, l'histoire d'une destinée



(Suite de la page 1)

Atatürk autorise Siti Bey à utiliser le mot « Türk » dans le nom de l'entreprise, qui devient ainsi l'une des plus anciennes sociétés enregistrées à Bursa. En 1946, le père rachète la part du partenaire italien au nom de la mère d'Erbak. En 1957, Siti Bey décède sans héritier et laisse ses parts à la famille qui devient propriétaire à 100%. Une légende, c'est avant tout l'histoire d'une renommée, et donc d'un nom : l'entreprise prend d'abord celui de Nilüfer, selon la rivière qui alimente la ville de Bursa, avec pour sous-titre Keşiş, nom de la « montagne aux moines ». Uludağ a conservé chèrement cette histoire et son caractère familial. Ainsi que le rappelle M. Erbak, « la mondialisation et l'accroissement du marché ne doit pas faire perdre de vue la tradition. Uludağ doit rester une entreprise de tradition ». Malgré un chiffre d'affaire en hausse continue et une multiplication de l'entreprise par trois tous les cinq ans, Uludağ garde cette humanité fédératrice, qui la distingue très certainement des géants du marché de l'eau en Turquie : ça n'est pas la taille qui compte, mais bien la qualité du produit : « non pas investir le marché de l'eau potable en bouteille, mais proposer un produit au meilleur prix pour la meilleure qualité ».



## Au cœur des monts Uludağ, l'usine de production d'une eau minérale de prestige

Nous parcourons les différents bâtiments où, depuis 1992, sont réalisés les produits Uludağ, depuis le mélange des fruits et de l'eau jusqu'à l'emballage des bouteilles. La composition du fameux Gazozu est un secret de famille. Élaboré par le père de M. Erbak, le mélange n'est transmis qu'à l'équipe qui le fabrique, à l'instar de la formule de Coca Cola, inaccessible dans son coffre-fort de New York. Nous entrons dans la salle des cuves où sont mélangés les sirops. Les gammes de boissons fruitées sont très diversifiées et les premiers produits light ayant été lancés en 1984. Puis dans les salles immenses où sont embouteillés les produits, le

rythme est impressionnant. Au centre de l'installation trône la machine Krones, « Roll-Royce de la mise en bouteille ». Enfin, la source : les parois naturelles ont par endroit été conservées : les roches affleurent, et suinte alors l'eau minérale naturelle d'Uludağ, naturellement gazeuse. Trois sources différentes composent le mélange final pour obtenir un dosage très stable en minéraux, maintenu par un système informatique, et toujours contrôlé manuellement, marque de fabrique et le certificat d'authenticité d'Uludağ. Tout autour, sur les monts, l'agriculture a été interrompue, et la montagne est donc vierge d'activité humaine.



## De la tradition à la popularité : une marque mondiale qui préserve son identité

Mais comment la marque Uludağ se positionne-t-elle avec brio sur un marché complexe en Turquie et à l'international ? Aujourd'hui, 20% de la production se tourne vers l'international. Le marché est surtout européen : le mytique Gazozu est très présent en Allemagne, et dans les pays où les minorités turques sont conséquentes, mais les États-Unis constituent également un très bon client. Ces 20% représentent un chiffre d'affaire de 80 à 100 millions de livres turques, pour un total de 43 pays. Le marché est en euros, et ne souffre donc pas trop des fluctuations du dollar à l'international. Pour développer l'exportation, Uludağ peut s'appuyer sur un marché intérieur florissant, puisque l'entreprise réalise chaque année un chiffre d'affaire de 470 à 500 millions de livres turques. Elle définit par elle-même la politique de prix d'un marché dont elle peut se targuer d'être le leader, notamment pour la Limonata, marque la plus chère mais la plus prisée. Le tigre anatolien ne craint pas la concurrence, pas même celle de Danone, qui conquiert pourtant le marché de l'eau potable en Turquie, Danone parie sur la grande distribution, joue sur le facteur de la nécessité d'eau en bouteille, tandis qu'Uludağ n'est pas sur le même terrain. Le prestige national, l'identité historique et la distinction d'« eau minérale naturelle » président à la stratégie de développement et de communication de l'entreprise.

## La francophonie à Bursa

Bursa est enfin un haut lieu de la francophonie, dont M. Erbak porte haut la bannière. En tant que consul honoraire de France à Bursa, il œuvre chaque jour pour la promotion d'une entente essentielle, dans cette région où la présence de la France est multiséculaire. 70 entreprises dont le siège social est à Bursa ont un partenariat ou appartiennent intégralement à la France, comme par exemple Renault. Plus de 100 000 personnes dans la

région vivent grâce aux investissements français, et 16% des investissements étrangers à Bursa sont français : impossible de penser l'économie de Bursa sans la France. La communauté des anciens de Galatasaray est très conséquente. Il faut faire vivre cette communauté française de plus de 80 familles qui témoigne d'une histoire enrichie par la diversité. M. Erbak peut se vanter d'être un acteur essentiel, à l'origine par exemple de l'Association culturelle Turquie-France, qui accueille 120 élèves dans sa section francophone, dispense des cours et favorise les échanges biculturels. Il assure aussi une coopération efficace avec les instituts français d'Istanbul et d'Ankara, depuis 2010. Bursa compte également la présence d'une Alliance fran-

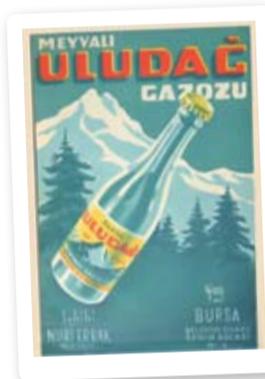


çaise qui réunit 96 membres, turcs, français, franco-turcs, autour de cette même amitié culturelle internationale. Une évidence pour M. Erbak, ancien élève du lycée Saint-Joseph, qui a fait lui-même une partie de ses études à Nancy avant de reprendre les rênes de l'entreprise familiale.



La francophonie turque ne peut que saluer les succès de cet homme d'affaire prestigieux, dont l'efficacité de dirigeant n'a d'égale que l'humilité et la prévenance qui transparait dans chaque rapport humain, au sein de l'entreprise de tradition, que l'on appelle entre soi « la famille ». Longue vie à Uludağ !

Propos recueillis par  
Elisabeth Raynal



Tepe Akfen  
**TAV**

## Nous prenons les devants de l'aviation mondiale



Nous servons fièrement dans 69 aéroports de 15 pays, définissant les normes internationales de l'aviation.

Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr  
0212 455 4 455





Ozan Akçüreç

Avocat au  
Barreau de Paris  
oakjurek@jonesday.com

## Intérêt et enjeux du droit africain de l'arbitrage pour le monde des affaires internationales

Henri Motulsky, professeur et théoricien du droit, donnait une définition simple de l'arbitrage : « *par un contrat, les parties se donnent un juge et dès que celui-ci est désigné, il agit comme un véritable magistrat* ». L'essor de ce mode alternatif de règlement des conflits, largement préféré aujourd'hui par les investisseurs internationaux au classique règlement judiciaire des litiges, est dû à deux facteurs principaux : sa rapidité d'une part, et la sécurité qu'il offre dans des pays où la justice ne peut pas toujours donner les gages d'indépendance et d'impartialité que l'on en attend d'autre part.

Si l'intérêt de l'arbitrage pour le monde des affaires n'est plus à démontrer, son intérêt pour les marchés émergents, particulièrement pour la zone africaine OHADA (Organisation pour l'Harmonisation en Afrique du Droit des Affaires), est à décrypter. À l'heure où nombre de dirigeants africains s'interrogent sur les possibilités qui s'offrent à eux d'améliorer la qualité de leur justice, la zone OHADA semble avoir trouvé une solution à ces problématiques par la mise en place d'un système d'arbitrage particulièrement avancé.

Les Etats Membres de l'OHADA ont en effet mené une action particulièrement vigoureuse en faveur de l'arbitrage, afin de redorer l'image de la justice africaine aux yeux des entreprises et investisseurs internationaux qui opèrent sur le continent (§3). Deux mécanismes complémentaires ont ainsi été mis en place : l'Acte Uniforme sur le droit de l'arbitrage adopté le 13 mars 1999 (appelé tout simplement « **Acte Uniforme** ») (§1),

et le Règlement d'arbitrage de la Cour Commune de Justice et d'Arbitrage, (la « **CCJA** ») (§2).

1. Avant l'Acte Uniforme, la convention d'arbitrage n'avait pas de cadre bien défini en Afrique. Pour lui trouver un fondement légal, les parties devaient aviser selon les situations avec les principaux textes en la matière (Traités bilatéraux d'investissement, Convention de New-York de 1958, Convention de Washington de 1965, etc.). L'Acte Uniforme a constitué une avancée majeure en apportant un fondement commun et harmonisé au droit de l'arbitrage en zone OHADA. Celui-ci, applicable dès lors que « *le siège de l'arbitrage se trouve dans l'un des États parties* » (article 1 de l'Acte Uniforme), constitue désormais « *la loi relative à l'arbitrage* » (article 35 de l'Acte Uniforme) sur la zone OHADA.

Particulièrement en ce qui concerne l'exécution des sentences, l'Acte Uniforme a comblé un vide juridique indéniable en faisant la distinction entre deux situations. En premier lieu, l'exécution des sentences rendues sur le fondement de l'Acte Uniforme (articles 30 et 31 de l'Acte Uniforme). Dans ce cas, un mécanisme relativement peu contraignant a été mis en place : l'*exequatur* est octroyée par le juge compétent de l'Etat où la sentence doit être rendue exécutoire, qui ne peut la refuser que dans le cas où celle-ci est contraire à l'ordre public international de son Etat.

En second lieu, l'Acte Uniforme prévoit la reconnaissance des sentences arbitrales rendues sur le fondement d'autres textes que l'Acte Uniforme (article 34 de l'Acte

Uniforme). Une règle matérielle est ainsi expressément prévue : les sentences rendues dans les conditions prévues par des conventions internationales sont reconnues conformément aux dispositions de ces conventions. A défaut de règles applicables en matière de reconnaissance de sentences rendues hors du champ d'application du droit OHADA, les sentences sont reconnues conformément aux dispositions de l'Acte Uniforme.

2. Outre l'Acte Uniforme relatif à l'arbitrage, les Etats Membres de l'OHADA ont confié à la CCJA une fonction arbitrale, en plus de sa fonction de haute cour judiciaire. Les dispositions du Règlement de la CCJA étant très similaires à celles de l'Acte Uniforme, nous ne relèveront pour l'essentiel que le principal avantage de l'arbitrage CCJA, à savoir que les sentences rendues sous son empire sont exécutoires sur l'ensemble de la zone OHADA. Ce qui constitue un avantage indéniable pour les opérateurs dont l'investissement se déploie sur plusieurs Etats Membres de la zone OHADA.

Par ailleurs, il apparaît nécessaire de relever que l'Acte Uniforme et le Règlement d'arbitrage de la CCJA s'articulent autour de standards internationalement reconnus (autonomie de la clause compromissoire, principe compétence-compétence, etc.) et entretiennent une relation de complémentarité : l'Acte Uniforme supplée aux silences du Règlement d'arbitrage de la CCJA sur plusieurs points (pour ce qui concerne l'exigence de motivation des sentences par exemple).

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet  
[www.aujourdhuilaturquie.com](http://www.aujourdhuilaturquie.com)



Ali Türeç

## De la Dé-libération

Un traité de commerce et d'investissement entre l'Union européenne et les Etats-Unis a, depuis l'été 2013, été remis à l'ordre du jour. Avec pour objectif de créer une zone de libre-échange transatlantique, le traité présente d'importants indices qui nous permettent de déchiffrer ce à quoi pourra ressembler le 21<sup>ème</sup> siècle.

D'abord dans sa procédure...

L'élaboration de ce traité de partenariat commercial, connu sous son acronyme TAFTA, se base essentiellement sur trois éléments, tous constructifs de l'ensemble de la procédure.

A l'origine du processus des négociations se trouve un mandat accordé par les 28 Etats membres de la Commission européenne. Tous ont la même base européenne, mais renforcée par un ancrage national. En effet, le choix de l'approbation ou du rejet du traité revient à la fois aux Etats membres et au Parlement européen.

Par la suite, pour ce qui est de la phase des négociations, les pays membres et les députés européens, ainsi que les experts et le grand public, sont régulièrement consultés par la voie d'études et de consultations publiques. Une liste de mesures de transparence a également été publiée par la Commission, chargée de poursuivre les négociations. Prévoyant la libéralisation des échanges commerciaux entre deux vastes territoires qui englobent des centaines de millions de consommateurs, le traité aura d'importants impacts, non seulement sur la régulation des marchés, mais aussi sur les droits économiques et sociaux et sur l'environnement.

Le traité se trouve être dans ses trois étapes – l'élaboration, l'approbation et la phase de négociations – un enjeu primordial aussi bien pour l'Europe que pour les Etats-Unis.

Via les lignes directrices, déterminées par les gouvernements, et la décision finale, accordée à la fois aux instances nationales et européennes, le projet cherche à promouvoir la coopération entre les différentes instances démocratiques.

Mais plus important encore, il met en place des procédures consultatives. Aux côtés des gouvernements et des experts, le public a en effet l'opportunité de donner son avis sur le sujet.

Le traité n'échappe cependant pas aux critiques. La nécessité d'un véritable renforcement des échanges entre les cadres négociants et politiques, notamment les parlementaires, reste le point commun de ces critiques. Se trouvent remises en question également les perspectives d'une co-élaboration institutionnalisée qui impliquerait à la fois les cadres et les différents acteurs de la société civile.

Ce traité montre encore une fois le lien profondément puissant qui existe entre les instruments juridiques et la démocratie. Ainsi, la participation des citoyens à la conclusion d'un tel accord témoigne que le rôle de ceux-ci tend à dépasser la simple consultation par les urnes, pour se rapprocher de l'expérience de la délibération.

Iéna



Nami Başer

## Interrègne

Il semble que, depuis le 7 juin dernier, jour où nous avons « subi » les élections en Turquie – et j'emploie ce terme ironique afin de souligner que nous avons toujours eu l'impression qu'il s'agissait là d'un coup de théâtre – le gouvernement soit plutôt réticent à ce que le Parti démocratique des peuples (HDP), considéré jusque-là comme un parti ethnique et pro-kurde, endosse le rôle de parti de toutes les minorités et parvienne ainsi à dépasser les 10% indispensables. Le pouvoir a depuis entrepris diverses manipulations afin de changer l'état des choses et nous sommes désormais entrés dans ce que les historiens appellent « *l'interrègne* » : nous vivons dans l'incertitude, dans une perte de confiance en l'avenir, dans un chaos qui invite les hommes à des actes de violence.

Dans toute l'histoire de la Turquie, l'interrègne a eu lieu seulement une fois, à la suite du suicide du sultan Bayezid Ier (dont le surnom, « La foudre », est à ne pas confondre avec le personnage homonyme de la pièce de Racine). Ce dernier, vaincu par Tamerlan, avait disparu sans

qu'un successeur ne soit clairement indiqué par les autorités. Une guerre civile fratricide entre ses descendants avait suivi, jusqu'à ce que l'un d'entre eux, Isa, soit complètement rayé de l'histoire (les dates précises sont 1402-1413 et ceux qui s'y intéressent peuvent aller lire les belles pages qui y sont consacrées par Nicolas Vatin dans *L'Histoire de l'Empire ottoman* publié par les éditions Fayard sous la direction de Robert Mantran).

Les violences ont commencé quelques jours seulement après les élections. En effet, comme chacun le sait grâce à Max Weber, l'Etat se singularise par son « *monopole de la violence légitime* ». Diverses occasions ont permis l'expression de cette violence. La première eut lieu lorsque la *Gay Pride*, organisée pendant la période du ramadan, fut faussement autorisée par la préfecture d'Istanbul, donnant ainsi l'occasion aux organisateurs de rappeler à leurs homologues russes, qui eux n'ont jamais pu célébrer la *Gay Pride*, que cette dernière est banalisée par la Turquie depuis 12 ans.

Mais voilà que sans prévenir, le préfet décide d'envoyer ses policiers, armés de gaz

lacrymogène, pour contrecarrer les manifestants. Et, faisant partie du cortège, je ne trouve pas de mots pour exprimer la déception et la colère qui m'ont envahi lorsque j'ai compris que nous étions manipulés par divers mensonges – le gouvernement estimait que les militants devaient comprendre par eux-mêmes qu'il ne fallait pas se hasarder à fêter une telle marginalité un jour de ramadan, et les représentants n'avaient pas daigné faire savoir qu'il était interdit de défiler dans les rues, tout simplement.

Depuis, il ne se passe pas un jour sans que quelque part dans le pays, un ou plusieurs meurtres ne soient commis. La violence de l'Etat et de ceux qui ne veulent plus écouter ses prérogatives s'est déchaînée et le cercle vicieux continue. Résultat : la coalition recherchée ne fonctionne pas. On fait semblant de rechercher un accord mais ce n'est qu'un jeu. En réalité, on lui tourne le dos et on se prépare à de nouvelles élections anticipées dans une atmosphère qui n'est malheureusement pas sans rappeler la France de Vichy sous Pétain, où les gens se traitaient mutuellement de traîtres envers la patrie. Dommage...

# Restriction du droit au rassemblement en Turquie

Mercredi 5 août, le Journal officiel a publié les modifications appliquées à l'arrêté sur les rassemblements publics et les manifestations en Turquie. Des changements qui restreignent considérablement le droit de manifester.

« Une attaque très forte contre les droits humains ». C'est de cette façon que Sezgin Tanrikulu, député CHP [Parti républicain du peuple] qualifie la nouvelle réglementation en matière de droit aux rassemblements en Turquie. Des nouveautés qui ne sont rien d'autre que la mise en application de la loi sur la sécurité intérieure, votée le 29 mars dernier. Très controversée, cette série de lois renforce les pouvoirs de la police, déjà très nombreux. Désormais, la police turque peut mettre sur écoute, arrêter, perquisitionner sur la base d'un simple « soupçon » et sans le contrôle de la justice.

Les modifications apportées à l'arrêté sur les manifestations sont donc de la même veine et interviennent dans un contexte intérieur et extérieur turc extrêmement tendus. Pour Ayhan Erdoğan, avocat et membre de Çağdaş Hukukçular Derneği [Progressive Lawyers Association], « c'est une loi qui est anticonstitutionnelle et qui bafoue la Convention européenne des droits de l'Homme ».

## Une réglementation liberticide

La nouvelle réglementation interdit maintenant de porter des vêtements arborant des symboles d'organisations considérées comme illégales, de dissimuler son visage, d'arborer des treillis ou de scander certains slogans. Ces amendements à l'arrêté sur les rassemblements publics et les manifestations précisent également que les manifestants ne pourront disposer d'un enregistreur. A contrario, la police est désormais en droit de prendre des photos, d'enregistrer les manifestants et les prises de parole durant les manifestations. Ces éléments pourront servir de preuves lors d'un éventuel procès. « Avec ces changements, le gouvernement nous interdit de sortir dans la rue. Même si une bombe a explosé dans notre meeting, même si nous en souffrons, même si notre état nous persécute, on ne peut plus manifester. C'est eux qui décident de nos vêtements de deuil, de nos slogans, de nos chants », se désole Ayhan Erdoğan.

Les nouveaux amendements renforcent donc considérablement les prérogatives de la police. « Ils n'ont jamais eu autant de pouvoir », assure Zeynep Ceren Boztoprak, avocate et représentante de l'association İnsan Hakları [Human Rights Association] à Istanbul. Si une manifestation pacifique se transforme en un

rassemblement illégitime, les officiers de police pourront disperser la foule en faisant usage de la force, sans sommation préalable. La police peut « prendre sous sa protection » n'importe quelle personne considérée comme un trouble à l'ordre public ou une menace à la sécurité et cela sans avoir besoin de l'autorisation de la justice. La préfecture voit également ses compétences s'élargir puisqu'elle a le droit de reporter ou d'annuler un rassemblement si elle juge qu'il pourrait poser un risque « évident et imminent » à l'ordre public. C'est elle qui décide également du lieu et du jour de la manifestation. « L'État nous a pris le droit de manifester, il n'y a plus de liberté d'expression. Le gouvernement a réussi à contourner la Constitution turque garant de ce droit fondamental pour faire passer cette loi », constate Zeynep Ceren Boztoprak. Même son de cloches pour le député CHP, Sezgin Tanrikulu, qui assure que l'AKP « viole la loi » en appliquant ces amendements.

## Objectif : museler l'opposition sociale

Mais derrière l'argument de sécurité intérieure, qui justifie ces réglementations, le gouvernement veut surtout annihiler toute forme de contestation et par là renforcer son pouvoir. « Ils ont eu très peur avec Gezi car ils se sont rendus compte que le peuple, en prenant la rue, pouvait

changer les choses », analyse Ercan Demir, militant HDP [Parti démocratique des peuples]. Museler l'opposition sociale en utilisant la répression et la violence, tel est le dessein à peine voilé du gouvernement. « Ils jouent sur la peur pour que les gens ne sortent pas dans la rue », poursuit Ercan Demir.

Événements de Gezi, soupçon de corruption au sein de son gouvernement, conflit avec la confrérie musulmane Gülen et arrivée fracassante du HDP au Parlement, le vent a tourné depuis deux ans, en un courant d'air très défavorable pour Recep Tayyip Erdoğan. « Avec cette loi, il prépare son avenir en sécurisant sa position », décrypte Sezgin Tanrikulu.

La Turquie s'enfoncé donc inexorablement vers un état policier et liberticide. Et les défenseurs des droits démocratiques, comme Ayhan Erdoğan, ne croient même plus vraiment à un revirement de la situation : « Il y a toujours eu un problème avec la démocratie dans notre pays. Mais avant nous avions de l'espoir, plus maintenant. » Pourtant Sezgin Tanrikulu l'assure : « Si le CHP fait partie de la coalition gouvernementale, nous nous battons contre ces amendements. »

\* Claire Villalon et Zehra Bozkurt

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet [www.aujourdhuilaturque.com](http://www.aujourdhuilaturque.com)

# Wikileaks : objectif faire fuiter le traité de libre-échange transatlantique

Depuis le mois de juin, WikiLeaks tente d'amasser la somme de 100 000 euros ; somme promise en récompense à celui ou celle qui accepterait de « faire fuiter » le texte du traité de libre-échange transatlantique en cours de négociation depuis 2013 entre les Etats-Unis et l'Union européenne.

Figure de proue d'un « monde de transparence », Julian Assange est à l'origine de la révélation de nombre de documents et dossiers classés secrets et qui, selon certains, auraient dû le rester. Cependant ça n'est que la seconde fois que WikiLeaks prévoit d'acheter ses informations. Achat plébiscité par de nombreux donateurs de marque tels que Yanis Varoufakis, ancien ministre des Finances grec, mais aussi les journalistes Daniel Ellsberg et Glenn Greenwald. 80% des 100 000 euros ont été collectés, mais pour autant le contenu du traité n'a toujours pas été révélé. Le secret qui entoure le traité transatlantique, ou traité Tafta (Transatlantic Free Trade Area), est en effet bien épais. Les citoyens et les médias sont volontairement tenus dans l'ignorance par leurs gouvernants. Cet accord est en préparation depuis les années 1990, sans qu'en soient exposés les détails. Le mandat de négociation accordé à la Commission européenne en 2013 par les Etats européens a été soigneusement dissimulé, jusqu'à ce qu'au printemps 2013 ces documents soient révélés et mis à la disposition des citoyens par WikiLeaks.

## Le mystère du traité Tafta

Ce culte du mystère autour du traité transatlantique peut être justifié par la nécessité pour chaque pays de garder ses positions secrètes afin de ne pas brûler leurs cartes trop vite lors des négociations. Un débat vieux comme la naissance de la démocratie revient alors : lorsqu'informer les citoyens nuit aux intérêts nationaux, que choisir ?

N'oublions pas que la signature d'un traité transatlantique entre l'Europe et les Etats-Unis doit recevoir l'aval du Parlement européen et des parlements nationaux, comme l'exige le traité de Lisbonne. Pour autant, les citoyens européens et américains sont dans l'incapacité de débattre sur les nombreux sujets contenus dans le projet de traité en négociation et donc dans l'impossibilité d'influencer l'évolution des débats. De plus, nul ne peut vérifier dans quelle mesure les lobbies influencent les positions des négociateurs.

## Un manque de professionnalisme évident

Outre ces considérations sur l'opacité de fait des négociations du traité transatlantique, le mépris évident de la Commission pour les citoyens qui s'intéressent à son avancement en exaspère plus d'un. Le désir d'afficher la transparence de ces négociations ne tient que quelques secondes, le temps de cliquer sur un sujet abordé par les négociants qui ne révèle en fait que les différents points à aborder mais en aucun cas l'avancement des négociations. Les réponses Twitter des négociateurs européens ne sont ni argumentées ni même respectueuses des internautes, comme le montre la réponse à un tweet qui interrogeait les conditions de réunions à huis clos : « Oui, il existe un bunker spécial dans lequel nous enfermons les négociateurs, et ensuite ils négocient. Nous ne leur donnons pas de nourriture jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un terrain d'entente ». Une absence de professionnalisme intolérable lorsque l'avenir des citoyens européens est en jeu.

\* Anne-Laure Gatin

## Traité transatlantique

Le traité transatlantique est présenté pour tous les citoyens comme un accord de libre-échange entre l'Union européenne et les Etats-Unis qui permettrait la création d'une zone de libre-échange entre ces deux régions.

Avec un marché commun de 820 millions de consommateurs, le PIB des puissances signataires pourrait augmenter de 0,05 points par an grâce à la multiplication des échanges et à la création d'emplois générés par cet accord. Cependant, certains points comme l'harmonisation progressive des ré-

glementations de part et d'autre de l'Atlantique, ou encore la mise en place d'un mécanisme de règlements des différends entre les entreprises et les Etats, sont largement controversés : quelle zone économique imposera ses standards à l'autre ?

L'adoption de ce traité entraînerait toute politique protectionniste ou visant à valoriser les produits locaux. Les petits agriculteurs européens ne pourront plus être protégés par les Etats, qui pourraient être poursuivis par les grands groupes pour entrave à la libéralité du marché.

WikiLeaks



## L'Actualité comme un roman, Joue un morceau pour mon amour !

Les dix ans d'Aujourd'hui la Turquie ont permis d'honorer le travail du directeur de publication, le Dr. Hüseyin Latif, à l'origine de cette entreprise fondatrice pour la francophonie en Turquie. A cette occasion, les éditions françaises CV Mag publient un recueil de ses articles parus depuis la création du mensuel, présentant ainsi une vue d'ensemble, de juin 2005 à décembre 2014, des dix ans d'histoire d'une relation franco-turque mouvante mais très riche.

Hüseyin Latif souhaite décrire « *l'actualité comme un roman* », et souligne dès l'avant-propos cette exigence qui est sienne de toujours offrir, à travers ses mots, un regard personnel sur le monde et ses acteurs. De fait, on parcourt comme un roman ces dix ans d'histoire saisis sur le vif. Les articles paraissent très variés et le ton est réflexif, très professionnel lorsque sont évoquées les questions de géopolitique et les intérêts turcs sur la scène internationale, souvent très lyrique également, témoin d'une plume qui se veut avant tout celle d'un écrivain. Les articles d'*Aujourd'hui la Turquie* offrent une vision kaléidoscopique de la Turquie et de la France, au cœur d'un monde qui change vite, mais que l'on prend le temps de décrypter, de savourer parfois, à la terrasses des cafés européens si bien décrits, avec chacun leur charme spécifique, créant une certaine unité d'âme, un pont international dans ce monde « *tout rose, verdoyant, bleu ou incolore* » (P. 136). Prenons les mots de M. Latif comme fil conducteur de notre lecture critique, pour comprendre l'histoire qui se joue depuis les débuts du journal : « *avant de vivre tous ensemble le changement survenu dans notre monde, passons en revue le monde qui change* » (P. 136).

Les articles géopolitiques s'appuient sur des interviews de personnalités remarquables, tel le 9<sup>e</sup> président de la République turque, Süleyman Demirel. L'auteur livre toujours un point de vue singulier sur des questions qui interpellent sérieusement, et parfois rendent inquiets quant à l'avenir des relations

franco-turques. La place de la Turquie au sein de l'espace européen et sa problématique d'intégration dans l'Union européenne est une question omniprésente sous-tendant comme trame de fond un journal qui se veut le fer de lance de la francophonie. On peut être particulièrement sensible à certains tournants de l'Histoire : la loi de rejet de la candidature de la Turquie du 12 octobre 2006 par exemple, qui signe semble-t-il la rupture dans une amitié de plus de 471 ans (P. 61). L'élection du président Sarkozy et l'espoir d'un horizon plus ouvert pour les relations bilatérales (P. 86) sont également très vivantes sous la plume de l'auteur. Les articles décrivent enfin un monde en plein bouleversement, un monde multipolaire où se redessinent sans cesse les enjeux majeurs, les positions de force en regard des préoccupations énergétiques, climatiques, stratégiques.

A mille lieux de la séparation bipolaire du monde de l'après-Guerre froide, l'explosion des centres de gouvernements et d'influence engendre un certain déroutement, que l'on tente de juguler, par des projets parfois irréalistes – le GMO (Grand Moyen-Orient) américain est ain-

si dépeint avec un pessimisme dubitatif. Au cœur de ces enjeux, la Turquie doit tenir toujours une place forte, de par sa position unique, entre Orient et Occident, carrefour de cultures qui cohabitent mais ne se comprennent pas toujours. Le pont sur le Bosphore n'est pas seulement un bel ouvrage architectural. Il existe symboliquement, il se renforce à chaque tentative diplomatique d'entente et de coopération internationale.

On suit également au fil des pages la progression du journal, son établissement sur la scène diplomatique turque et française, accomplie à force de volonté par son équipe de rédaction, malgré des débuts incertains. Là encore, l'histoire du mensuel rejoint le romanesque : rien n'est arrivé par hasard. L'augmentation croissante du lectorat, des fonds accordés, des sponsors et de l'intérêt des « *grands de ce monde* » pour promouvoir la francophonie ne s'est pas faite en un jour. On sent parfois poindre un découragement toujours écarté par cette vision directrice : parvenir à faire revivre un journal francophone dans la ville où toute l'*intelligentsia* parlait encore français à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle. En dix ans cependant, les fruits sont là, remarquables. Les articles du directeur témoignent de

cette lente affinité, de cette confiance réciproque établie à force de rencontres, de discussions, de débats passionnés d'un bout à l'autre de l'Europe. Le résultat ? « *A la maison, il y a toujours quelqu'un qui le lit [le journal]* », selon Ersin Özince, PDG de Türkiye İş Bankası (P. 103). La littérature tient enfin une place majeure dans le choix des sujets abordés par le Dr. Hüseyin Latif. Une vision d'écrivain, qui découvre et transmet l'héritage national pour mieux nourrir sa propre œuvre, mais également cette volonté ainsi exprimée : « *on peut considérer comme normal qu'un journaliste (...) écrive (...) sur les endroits qu'il a visités, les menus qu'il a goûtés et les vins qu'il a bus* » (P. 120). Cette vision du journalisme et de l'écriture permet de mieux goûter, avec l'auteur, des tranches de vie pures, non pas aseptisées par le filtre normalisateur de l'objectivisme. La littérature est cet art où se mêlent la placidité de l'observation, un peu de philosophie, et une connaissance affinée, sans doute, de ce qui fait les plaisirs de la vie. Hüseyin Latif n'hésite pas à parler d'amour, un amour qui transforme le regard porté sur les êtres et les lieux. La critique littéraire à laquelle il s'essaye au détour de deux articles économiques ou politiques permet d'insuffler son âme à *L'actualité comme un roman*, un peu comme se mêlent en tumulte les eaux du Bosphore et de la mer de Marmara, pour composer ce tableau calme et uni que contemple l'écrivain attablé sur les rives de Moda.

\* *Surma Parman*

## Encore d'Hakan Günday, le trouble romancé d'une actualité muselée

Remarqué pour sa première œuvre *Ziyan*, prix France-Turquie 2014, le jeune talent de cette nouvelle génération d'écrivains turcs, Hakan Günday, émeut profondément lorsqu'il signe *Encore*, roman prometteur de cette rentrée littéraire. Une histoire crüe et violente, tenant en haleine son lecteur de sorte qu'il ne puisse se détacher des pages qui pourtant le bouleversent.



*Encore*, nouveau roman d'Hakan Günday, traduit du turc par Jean Descat, marque rudement le lecteur, qui ne peut s'empêcher de créer un parallèle avec la situation actuelle dont souffre la Turquie. Tandis que des milliers de migrants affluent aux frontières, harassés par la guerre, les yeux braqués vers un Occident lointain et sublimé, aux frontières infranchissables, l'écrivain nous plonge dans le quotidien impitoyable de Gazâ, adolescent turc, passeur de clandestin.

Il faut une certaine force morale pour tourner sans ciller les pages où la violence l'emporte sur l'amertume ravalée. Tous les crimes de la terre font partie du quotidien du gamin commerçant d'humains et, à force de tomber de Charybde en Scylla, tout semble presque normal pour l'âme désabusée qui ne peut plus sourire à l'avenir. Mais le lecteur frémit aux mots simples et crus de l'enfance déflorée par le monde des adultes. Aucune concession n'est faite à ce monde de brutes. Pendant des années, Gazâ suit aveuglément son père, sans perspectives morales, avec pour seul souvenir le fantôme troublant d'une

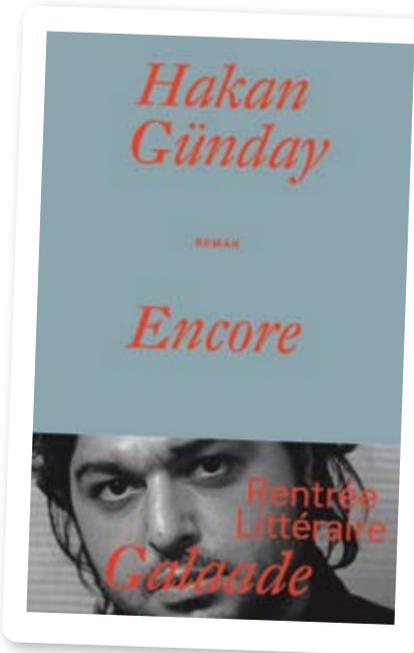
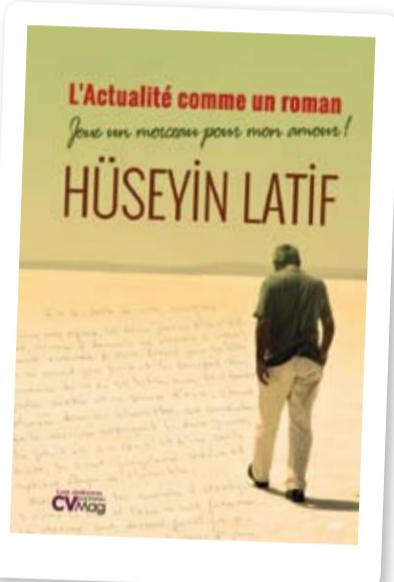
mère qui est morte en lui donnant la vie, morte en voulant se débarrasser de lui.

Il devient donc passeur de migrants réfugiés, responsable de l'entrepôt où s'entassent les errants bientôt livrés à la mer. La marchandise humaine, esclave de sa propre fuite, devient impitoyable pour Gazâ qui, martyr dès sa naissance, se venge en martyrisant à son tour les êtres livrés en pâture dans son entrepôt immonde. Mais vient le jour où, par inadvertance, bien malgré lui, il tue un homme, Cuma, le seul être humain qui ait fait preuve d'un peu d'humanité envers lui. La mémoire de Cuma vit en

Gazâ, comme une conscience cachée qui parfois se rappelle à l'esprit vide du jeune garçon brillant. Une conscience qui, malgré les atrocités, persiste pour susciter le recul nécessaire sur l'action, le recul amer, sans concession. Cette conscience devient un cri d'alarme le jour où le jeune tortionnaire de migrants devient prisonnier des corps qu'il achemine vers la mer...

Akan Günday signe un second roman percutant, d'une actualité dérangeante, qui souligne son talent de narrateur aux mots acérés, tragiquement insolents. La langue irréprochable, aux tours souvent poétiques, n'épargne aucune sensibilité : les expressions sont aussi cruelles que les situations qu'elles mettent en scène. Rien ne semble plus vivant que cette histoire cauchemardesque, où pointe parfois, dans l'accent perdu de l'enfance, la beauté vibrante d'une humanité mise à mal. La fresque crüe d'une guerre de civilisations, éternellement recommencée, semble-t-il.

\* *Elisabeth Raynal*



# Liz Behmoaras, grand parfum romanesque

Liz Behmoaras se confie sur son expérience de biographe et d'écrivain, à la faveur de la parution de son dernier roman, *Sen bir Başka Gittin*.  
Portrait d'une personnalité littéraire dont la plume traduit une richesse de vie et d'expérience qui ne craint pas la différence ni l'originalité.

## Plume d'une minorité qui lui confère un style « à part »

Liz Behmoaras est avant tout une conteuse. « J'aime raconter, très simplement. Je ne sens pas avoir besoin d'apporter quoi que ce soit à la littérature. Je ne souhaite pas contribuer à un apport nouveau mais simplement écrire pour raconter » explique humblement la romancière. C'est sans doute cette conviction forte qui sous-tend son rapport à l'écriture, sensible également pour le lecteur captivé par la sincérité des caractères qui prennent vie au fil des pages. On partage cette sensation : « lorsque j'écris, j'ai l'impression d'être en présence de gens qui me sont très proches. Quand j'écris un livre, j'ai l'impression de mener une double vie, de rendre visite à des personnes que j'aime beaucoup. » Une fois le livre refermé, reste cette étrange impression d'avoir quitté une famille d'adoption. D'emblée vient cette question: quelle est la part de réalité personnelle dans la fiction ? Liz l'atteste : « il y a toujours quelque chose d'autobiographique dans le roman, comme des parcelles de vie personnelle qui rejoignent l'univers parallèle mais pourtant familier des personnages romanesques ».

Revient toujours la question de l'identité, en sourdine dans chaque oeuvre. En effet, Liz tient à préserver l'originalité d'une minorité de l'Empire Ottoman dont elle porte l'héritage : juive de Turquie vivant à Istanbul, ce passé l'interpelle sur le tard. Elle se lance dans une série d'interviews, par volonté personnelle de comprendre une identité, pour « traquer l'inattendu, s'en étonner, s'en émerveiller ». Elle détruit les clichés de l'antisémitisme, terme dont elle déteste l'usage généralisé : « il s'agit plutôt d'une différence, volontairement marquée mais sans connotation : une façon de vivre propre, au sein du même empire ottoman ». A travers l'Histoire pointe la



plume : « il me manque des bases en langue turque, je ne connais pas tous les proverbes par exemple, mes grands-parents parlaient français et espagnol, ils ne m'ont pas transmis un certain héritage », explique-t-elle, « mais cela forge un style propre ».

## Du journalisme au roman : cheminement d'un écrivain

Les débuts la portent donc vers l'interview puis la biographie, pour comprendre et saisir la richesse de la différence et dépasser ses interrogations. Sans doute également par humilité –ou timidité : « j'ai résisté longtemps à l'idée de faire un livre : qui suis-je pour donner vie à des personnages ? ». Liz Behmoaras se décrit d'abord comme une grande travailleuse. « Je ne travaille pas dans l'urgence. Chaque livre prend environ deux ans et demi. » Elle évoque ces rencontres qui transforment son manuscrit : « J'ai beaucoup de chance. Beaucoup de relecteurs, d'aides extérieures... il y a une

grande réciprocité ». Elle rend hommage au travail de l'éditeur, qui permet l'objectivité: « mon editrice est aussi une grande amie, elle m'aide à prendre du recul et me préserve du danger de se comprendre soi-même mais de se complaire dans son monde, dans ses personnages. »

Comment se déroule ce travail de production littéraire ? Liz évoque les premiers mois difficiles, comme une lente gestation : sa journée type d'auteur commence à 9h ; jusqu'à midi ou 13h, elle fait un travail de fond dans sa bibliothèque. Une fois le livre terminé, elle vit longtemps avec cette documentation comme pour faire durer l'histoire, et peine à s'en séparer, « au cas où »... « Les premiers mois ne sont pas agréables, quand la trame est encore trouble, je n'avance pas, et puis ça se dessine, après 50 pages, tu vois ce qui va se passer. » Même si Liz tient à laisser toujours une grande liberté à ses personnages. Que se passe-t-il après ? « On ne sait

pas ». Le point final du roman n'est pas celui de l'histoire, qui se poursuit au-delà du livre, dans un espace laissé à la seule imagination, et sur lequel l'auteur même ne peut se prononcer. « Je suis très mauvaise pour les fins, peut-être parce que je ne veux pas mettre de point final. Mettre un point final, ça n'a pas de sens ».

Parfois pointe le doute: « ne vaudrait-il pas mieux que j'écrive un livre utile, pour aider et non pour s'évader ? ». Mais s'évader, n'est-ce pas parfois bien utile ? Pourquoi opposer utilité à futilité ? Préférons cette métaphore que propose Liz : l'essence romanesque est comme une goutte de parfum, puissante mais éphémère ; « écrire un bon article, c'est comme écraser des milliers de pétales pour une seule goutte de parfum ».

Comment naît cette vocation de parfumeur littéraire ? D'un besoin venu naturellement : « j'ai toujours aimé écrire, raconter des histoires, à mon frère, mes cousins. Je ne suis pas très sûre de moi, je suis souvent en retrait, d'où cette progressive venue à l'écriture romanesque : tout d'abord des interviews, où seul l'autre s'exprime, puis la biographie, où l'auteur prête ses mots pour faire revivre une personnalité qui a existé, enfin le roman, où s'exprime le je de l'auteur au travers de ses personnages ».

Nous ne pouvons que saluer cette honnêteté intellectuelle. Liz préfère ce terme à celui de modestie, confie-t-elle avec franchise : c'est très agréable d'être lue, commentée, de voir son roman vivre grâce à l'intérêt de ses lecteurs.

La rencontre se conclue à regret, les remerciements sont réciproques : « les interviews donnent un certain angle à une personne, c'est aussi agréable d'en faire en tant que journaliste que de répondre en tant qu'auteur » termine Liz.

\* Mireille Sadège & Elisabeth Raynal

## La rentrée littéraire 2015

En France, vers la fin du mois d'août, les vitrines des libraires se remplissent de livres qui feront l'actualité de la rentrée littéraire. Les plus attendus seront certainement encore les romans... D'après le quotidien Le Monde, les caractéristiques de cette rentrée sont d'une part un petit recul du nombre des publications : « 589 romans français et étrangers seront publiés, contre 607 en 2014 » ; et d'autre part une percée des nouveaux talents : « les 'stars' sont en nombre suffisamment réduit pour laisser de la place aux autres talents ».

Qu'en est-il de la Turquie ? Ici, la rentrée littéraire s'organise essentiellement dans le cadre du Salon du livre d'Istanbul (TÜAP) qui a lieu au mois de novembre. Cette année, le thème sera la bande dessinée et l'invité d'honneur du

salon sera le célèbre caricaturiste turc Tan Oral. Par ailleurs, plusieurs quotidiens publient toutes les semaines des suppléments de livres gratuits et de qualité qui communiquent et font la promotion des livres publiés.

Concernant les maisons d'édition en Turquie, les deux premières grandes maisons d'édition appartiennent à deux banques turques : İş et Yapı Kredi. Parmi les très nombreuses maisons d'édition, on peut citer Doğan Kitap qui appartient au groupe de presse Hürriyet, mais aussi les Editions Can, İletişim, Les Editions Sel, Alef, Kırmızı Kedi, Remzi...

Quant aux Prix Littéraires, bien que le Prix Goncourt ne connaisse pas d'égal, il existe en Turquie une multitude de Prix connus qui contribuent à la reconnaissance d'une œuvre ou d'un auteur.

Les plus célèbres portent souvent le nom de grands écrivains turcs tels que Tanpınar Ödülleri, Sait Faik Hikaye Armağanı, Yunus Nadi Roman Ödülü, Erdal Öz Edebiyat Ödülü, Haldun Taner Öykü Ödülü, Orhan Kemal Roman Armağanı...

En plus de nombreuses publications de livres, la rentrée littéraire 2015 en Turquie sera marquée également par la remise de deux Prix Littéraires. Il s'agit d'abord du Prix Littéraire Erdal Öz (organisé par les Editions Can) qui sera décerné à l'écrivain Orhan Pamuk (Prix Nobel de littérature) pour son dernier roman *Kafamda Bir Tuhaflık*. A travers l'histoire d'un vendeur ambulancier, Orhan Pamuk plonge le lecteur dans un Istanbul des années 1960 et retrace la transformation vertigineuse de cette ville.



Le second prix, qui reste unique dans son genre en Turquie, sera organisé par le lycée français Notre Dame de Sion (NDS) durant la première semaine du Salon du livre d'Istanbul. Il s'agira de la seconde édition du Prix Littéraire NDS des Lycéens. Après le succès du Prix Littéraire NDS créé par le lycée en 2008, la direction a lancé en 2013 un Prix Littéraire NDS des Lycéens, à l'instar du Prix Goncourt des Lycéens en France. Le jury sera composé des élèves du lycée. Espérons que rien ne viendra gâcher le plaisir de cette rentrée littéraire prometteuse.

\* Mireille Sadège



Derya Adıgüzel

## Corée et Turquie, Destins Croisés

Le 25 juillet 1950, le gouvernement turc décida d'envoyer une brigade de 5 455 hommes en Corée du Sud. Sont mobilisés trois bataillons d'infanterie, un bataillon d'artillerie et des unités auxiliaires. La Turquie fut le deuxième pays, après les États-Unis, à répondre à la résolution 83 du Conseil de sécurité des Nations Unies qui prévoit une assistance militaire en Corée du Sud. La brigade turque (Şimal Yıldızı ou Kutup Yıldızı en turc) était une brigade d'infanterie de l'armée de terre officiant sous la bannière des Nations Unies lors de la guerre de Corée entre 1950 et 1953.

L'incursion fit 721 tués, 2 111 blessés et 168 disparus. Un total de 14 936 hommes prit ses services dans la brigade entre 1950 et 1953. Depuis, l'amitié entre les deux peuples n'a cessé de se renforcer.

Lors de mon dernier entretien avec S.E. Jeon Tae-Dong, Consul Général de la République de Corée à Istanbul, nous discutons de l'évolution des relations bilatérales de ces dernières années. Nous avons tous deux eu la chance de participer à certaines grandes réunions au Cercle d'Orient en 2013, ainsi qu'à la Soirée de Tourisme et de Culture de Corée en 2014. Lors de cette dernière soirée, nous avons eu la joie de rencontrer et d'écouter les expériences de chefs d'entreprise coréens en Turquie.



Alors que nous sirotions nos délicieux thés coréens, M. Tae-Dong n'hésitait pas à citer des chiffres concrets pour rendre compte de l'importance des relations entre la Corée du Sud et la Turquie. Ainsi 3 822 Coréens vivaient aujourd'hui en

Turquie, principalement à Istanbul, Ankara et Izmir. Selon la KITA, l'Association coréenne du commerce international, les échanges commerciaux entre les deux pays auraient atteint 7 milliards de dollars en 2014. En tout, 491 entreprises coréennes auraient investi 1 510 milliards de dollars depuis 1980. Turquie et Corée du Sud marchent donc main dans la main. Seul bémol, le tourisme. En effet, si 250 000 Coréens par an en moyenne se rendent en Turquie pour les vacances, seuls 22 000 Turcs en moyenne visitent la Corée du Sud.

Les entreprises coréennes pour leur part investissent beaucoup et de façon stratégique : troisième pont sur le Bosphore, tunnel Eurasien à Istanbul (Avrasya Tüneli), sites internet, usines d'aciers, de produits chimiques, d'automobiles, etc.



Il est de plus très clair que les deux gouvernements ont réussi à faire naître une vision commune, qui leur permet d'enrichir toujours plus la qualité de leurs relations. L'accord de libre-échange (ALE) entre la Turquie et la Corée du Sud est ainsi entré en vigueur le 1<sup>er</sup> mai 2013, ouvrant la voie à des échanges commerciaux plus importants et à des relations d'affaires plus étroites, grâce au soutien inflexible des deux gouvernements et à l'amitié historique entre les deux pays.

M. Tae-Dong a en dernier lieu évoqué, non sans émotion, le grand projet de Forêt d'amitié : les gouvernements turc et coréen se sont en effet promis de planter, d'ici quelques années, 300 000 hectares d'arbres à Ağaçlı, au nord d'Istanbul, et de visiter le site ensemble.



Eren Paykal

## Les Turcs ont aimé le luxe

Selon une étude récemment publiée par Deloitte, le secteur du luxe a atteint un revenu de ventes de 214,2 milliards de dollars pour l'année 2013 à travers le monde. L'étude concernait les 100 premières sociétés dans le domaine.

Les trois premières compagnies sont Louis Vuitton, la Compagnie Financière Richemont et d'Estée Lauder et le top 10 comprend trois compagnies françaises, trois compagnies américaines, deux compagnies suisses, une italienne et une hongkongaise. PVH-Calvin Klein (Etats-Unis) et la compagnie de joaillerie Chow Tai Fook (Hong Kong SAR) faisant leur entrée sur le podium.

Les experts de Deloitte ont aussi analysé le secteur du luxe en Turquie, en précisant qu'actuellement aucune compagnie de luxe turque ne faisait partie de cette liste mais qu'elles avaient la capacité de l'intégrer un jour. C'est surtout la capacité de production de luxe des compagnies de prêt-à-porter turques, le marché dans ce domaine et les marques qui sont en train de se développer dans ce marché qui donnent cet espoir. Selon les experts, devenir une marque de luxe est difficile et onéreux mais mérite tous les efforts pour son potentiel financier élevé et son prestige. Il faudra en outre suivre des stratégies innovatrices comme s'activer dans les centres du luxe, profiter de l'exportation culturelle et se concentrer sur les niches de marché.

Selon les analyses, le développement du marché du luxe passe par cinq phases. La Turquie se situe, comme la plupart des pays en voie de développement, à la phase de la notion d'image et le luxe est toujours un symbole du statut économique.

Le marché turc du luxe se situe aux alentours de 5,3 milliards de TL et pour-

rait atteindre 7 milliards de TL en 2018 avec une croissance annuelle de 7 %.

Les facteurs pouvant permettre ce progrès peuvent être énumérés comme suit :

Les dépenses du groupe de haut revenu et les demandes du groupe de revenu moyen pour les marques de luxes atteignables ;

Le symbole de statut pour les femmes de sacs et chaussures au travail ou dans la vie sociale ;

L'utilisation par les marques de luxe de produits de soin personnel ;

L'intérêt grandissant des jeunes pour les marques utilisées par les stars de plus en plus en vue par les réseaux sociaux ;

La hausse du nombre de malls distribuant des marques de luxe dans plusieurs villes à commencer par Istanbul mais aussi dans des villes anatoliennes comme İzmir, Ankara, Bursa, Adana ou autres, en permettant l'accès des consommateurs de ces villes à ces marques ;

Le pouvoir d'achat des touristes russes ou arabes visitant la Turquie ;

Les activités de mode comme les festivals ou les semaines de mode ;

L'impact des séries télévisées turques au Moyen-Orient, en Afrique du Nord et en Europe de l'Est où le téléspectateur s'identifie aux acteurs et actrices et par conséquent à leurs habits et accessoires.

Les crises économiques, les conflits politiques et militaires, l'instabilité sociale, l'escalade militaire avec les voisins, les élections... Tous ces facteurs sont décisifs pour l'avenir de la Turquie mais ne pourront en rien influencer d'une façon négative le marché du luxe et l'intérêt que lui portent les turcs et les turques, tous âges confondus...

## Le modèle économique d'élevage français à bout de souffle ?

Après les maraîchers et les laitiers, c'est désormais au tour des éleveurs de porc de connaître la crise. Depuis le 10 août, certains industriels du secteur dénoncent un prix au kilo trop élevé alors que les éleveurs en font une question de survie.

1,40 euro le kilo. Le montant peut paraître dérisoire et pourtant il est l'élément déclencheur d'une crise porcine sans précédent. Le 10 août 2015, pendant près d'une semaine, la cotation du Marché du Porc Breton (MPB) à Plérin a été suspendue car boycottée par les deux plus gros industriels du secteur, Cooperl et Bigard. La raison de ce blocage, un montant au kilo trop cher qui, selon eux, ne leur permet pas de maintenir des prix compétitifs face à leurs concurrents espagnols et allemands.



Les agriculteurs de leur côté l'assurent, cette somme leur permet tout juste de rentrer dans leur frais et de survivre. Le consommateur, lui, veut payer toujours moins cher et oblige les distributeurs à faire la course aux prix bas. Tout le monde prêche donc pour sa paroisse et la situation s'enlise.

Lundi 17 août 2015, Stéphane Le Foll, ministre de l'agriculture, a organisé une table ronde d'urgence. Mais malgré la reprise du Marché du Porc Breton mardi, Cooperl et Bigard refusent toujours d'y participer et la crise porcine s'embourbe.

### Une crise aux multiples facettes

La France est le troisième pays producteur de porc en Europe, après l'Espagne et l'Allemagne. Mais l'économie porcine a toujours connu des cycles dans l'Hexagone. Les éleveurs investissent lorsque les prix sont hauts et quelques années plus tard la filière se retrouve alors avec un excédent. C'est le cas aujourd'hui où la France produit 107 % de sa consommation de porc. Or ce phénomène de surproduction a pour effet de tirer les prix à la baisse.

Outre ces cycles économiques, le secteur porcine est aussi touché par une crise structurelle. Le premier problème est la compétitivité française par rapport à ses voisins européens. Les éleveurs doivent

s'acquitter de nombreuses charges, augmentant ainsi le coût de production. Un coût que les industriels jugent trop élevé pour rester compétitifs à l'export. Le serpent se mord donc la queue.

Le deuxième problème structurel est la conséquence de la conjoncture politique. L'embargo russe en place depuis un an a des conséquences économiques désastreuses pour les agriculteurs français. Il a pénalisé les secteurs du maraîchage, du lait et maintenant du porc en réorientant la marchandise destinée à la Russie sur un marché européen très concurrentiel.

### Repenser un système

Ce problème est finalement plus global que national. Le 7 septembre 2015, le Conseil européen de l'agriculture se réunira à Bruxelles pour tenter de trouver des solutions à la crise.

\* Claire Villalon

# Çarşı, quand le football n'endort plus les foules mais les réveille

Çarşı est l'une des principales, voire la principale association de supporters du club de football de Beşiktaş. Elle possède une renommée étonnante qui tient à ses diverses activités, dépassant amplement le cadre footballistique.

Le 2 juin 2013, au beau milieu des révoltes de Gezi, des membres de Çarşı dérobent un bulldozer de chantier stationné près du stade İnönü, pour la construction duquel il est utilisé. Ils s'en servent pour repousser les camions équipés de canons à eau avec lesquels la police les vise. Exemple spectaculaire de l'esprit Çarşı, principal groupe de supporters du club de football de Beşiktaş.

Beşiktaş est l'un des trois clubs de football historiques d'Istanbul, avec Galatasaray et Fenerbahçe. Son identité est différente de celle des autres clubs. Tandis que Galatasaray reste un club populaire à l'ancrage géographique plus ou moins délimité et Fenerbahçe le club de la rive asiatique, Beşiktaş est lui davantage centré sur le quartier de Beşiktaş, avec une identité bien à lui, une grande fierté et un important sentiment d'appartenance : les supporters de Beşiktaş se plaisent à appeler leur équipe « *halk takımı* », l'équipe du peuple.

Mais la spécificité du club de Beşiktaş se prolonge ailleurs. Elle tient aussi à l'intense activité de ses groupes de supporters, et un plus particulièrement : Çarşı. Principal groupe de supporters de Beşiktaş, il naît en 1982 et devient rapidement un emblème du club. Çarşı signifie « *pa-zar* » (« *marché* » en turc). Une référence au fonctionnement non hiérarchique du groupe. Au sein de Çarşı, les décisions et l'organisation se font de manière anarchique ; il n'y a pas d'esprit de domination. On retrouve notamment cette identité dans les chants et slogans de Çarşı tels que « *Çarşı, her şeye karşı !* » (« *Çarşı est contre tout !* »), ou encore « *Biz seni sevinmek için sevmedik* » (« *On ne vous aime pas pour être heureux* »).

L'association se différencie aussi par les valeurs qu'elle défend. Car Çarşı, c'est avant tout l'antiracisme, l'antifascisme, l'anti-sexisme, la justice sociale, et une défense de la cause environnementale. Des valeurs que l'on retrouve dans les actions menées par le groupe de supporters. Car si une association classique de supporters voit son activité limitée au giron footballistique, il en va tout autrement pour Çarşı. Son rayon d'activité est bien plus étendu, lui conférant sa grande popularité.



Durant les révoltes de Gezi, Çarşı et ses membres ont joué un rôle central. Habités, avec l'ambiance des stades turcs, aux confrontations avec les autorités, au gaz dans les yeux, aux techniques de défense ou encore de dispersion, des membres de Çarşı ont activement participé aux révoltes anti-Erdoğan ainsi qu'à la formation des manifestants dans le quartier de Beşiktaş, leur inculquant les manières de se défendre, de résister aux forces de l'ordre ou de se fondre dans la foule. Ce qui ne fut pas sans conséquences. On pense notamment

aux nombreuses condamnations à la suite des révoltes de Gezi, allant pour bon nombre jusqu'à des peines de prison. Un des piliers du groupe de supporters que j'ai pu rencontrer a été condamné et se voit aujourd'hui perçu comme « *terroriste* » par le pouvoir politique. Le retard des travaux du nouveau stade de Beşiktaş, ne serait, lui aussi, pas sans lien avec l'engagement dont ont fait preuve bon nombre de supporters de Beşiktaş et membres de Çarşı durant les révoltes.

Tandis que le football est considéré, depuis déjà plusieurs années, comme un bon moyen d'endormir les foules et de les éloigner du débat politique, trouvant un rôle d'exutoire, d'opium du peuple, l'engagement pour Çarşı se vit de manière

différente : intensément. Selon mon interlocuteur, le football crée même pour eux l'effet inverse, initiant et incitant à l'engagement politique.

Mais l'investissement de l'association n'est pas simplement politique, il est aussi humanitaire. Grâce aux nombreux déplacements effectués à travers la Turquie en suivant leur équipe de cœur, visitant par là même des régions au développement bien moins avancé que dans la mégapole, les supporters ont construit des idées de projets. Des collectes de sang aux levées de fonds suite au tremblement de terre dans la région de Van, les initiatives ne manquent pas. Les membres du collectif ont aussi recueilli des fonds auprès des joueurs du club de Beşiktaş pour financer la construction de vingt maisons provisoires en préfabriqué. Ils ont aussi récupéré des vêtements des habitants du quartier pour les distribuer aux familles des victimes des effondrements de mines.

Çarşı ne ressemble définitivement pas à un groupe de supporters classique. Pour l'un de ses membres, cela tient au fait que Beşiktaş appartient au peuple, à l'inverse de Fenerbahçe, « *club de riches* » selon ses mots. Sûrement un peu de provocation. Mais aussi un réel sentiment d'appartenance à une communauté qui se distingue par son ancrage géographique tout comme par son engagement toujours plus important qui force un certain respect.

\* Pierre Debly

## Reprise de la Süper Lig : Fenerbahçe et Beşiktaş déroulent, Galatasaray dérape

Le championnat turc et sa nouvelle kyrielle de stars reprenait ses droits ce second week-end d'août. Retour sur les moments forts de cette première journée de championnat.



### Galatasaray rate sa première

Galatasaray, champion en titre, a trébuché d'entrée, en déplacement sur la pelouse de Sivasspor. L'équipe, entraînée par l'ancien joueur Hamza Hamzaoğlu, a dû concéder le nul 2-2, après avoir été menée de deux buts. L'inusable Burak

Yılmaz a réduit le score avant que Lukas Podolski, l'ancien *Gunner* débarqué sur les rives du Bosphore cet été, n'arrache le point du nul. Il reste encore du travail à accomplir pour la bande à Felipe Melo et consorts.

### Ses poursuivants déjà dans le bon tempo

Les deux poursuivants de Galatasaray la saison dernière n'ont, eux, pas raté leurs débuts. Le club de la rive asiatique d'Istanbul est allé l'emporter contre l'Eskişehirspor sur le score de 2 à 0, grâce à l'ancien lillois Moussa Sow, et la recrue Fernandao, meilleur buteur du championnat la saison dernière, qui continue donc sur sa lancée. En attendant le réveil de l'autre star, Robin Van Persie. A noter la très belle partition récitée par Diego, l'ex numéro 10 du Werder de Brême, lors de ce match. De l'autre côté du Bosphore, Beşiktaş a lui aussi réussi ses débuts. *Halk takımı* (« l'équipe du peuple ») comme se plaisent à l'appeler ses

supporters, a complètement démoli la pauvre défense du club de Mersin Idman Yurdu. Résultat : 5-2 et une première place, certes anecdotique mais qui lance parfaitement la saison du club. La bataille entre les trois clubs stambouliotes, à laquelle pourrait venir se mêler Trabzonspor, vainqueur de son premier match, s'annonce une nouvelle fois passionnante.

### Samuel Eto'o réussit des débuts en fanfare

Samuel Eto'o a fait des débuts remarquables sous les couleurs d'Antalyaspor. Le triple vainqueur de la ligue des champions a inscrit un joli doublé, dont une reprise de volée magnifique, permettant à son équipe de l'emporter. Son expérience en Turquie a des chances d'être plus concluante que ses deux dernières destinations, un intermède à Everton ponctué de seulement trois buts, puis quelques mois sans saveur dans le club du sulfureux Massimo Ferrero, la Sampdoria de Gênes.



On notera aussi que l'ambitieux *mercato* estival des clubs turcs n'est pas terminé. Après les signatures pêle-mêle de Robin Van Persie, Nani, Podolski, Mario Gomez, Samuel Eto'o, Simon Kjaer ou encore Stéphane Mbia, on annonce cette semaine le transfert de Balázs Dzsudzsák à Bursaspor. L'international hongrois, ancienne star du PSV Eindhoven, signe pour quatre ans en provenance du Dynamo Moscou.

\* P.D.

Aujourd'hui  
la Turquie

Edité et Distribué en France par Les Editions CVMag, 37 rue d'Hauteville 75010 Paris-France, Tel: 01 42 29 78 03 • **Directeur de la publication** : Hugues Richard • **Directeur de la rédaction** : Hossein Latif Dizadji • **Rédactrice en chef** : Mireille Sadège • **Rédacteur** : Daniel Latif • **Commission paritaire** : 0718 189645 • [www.aujourdhuilaturquie.com](http://www.aujourdhuilaturquie.com) • [alaturquie@gmail.com](mailto:alaturquie@gmail.com) • **Editeur en Europe** : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. **Edition Turquie** : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. n. 59 İstanbul • Tél. 0216 550 22 50 • **Genel Yayın Yönetmeni**: Hossein Latif • **Yazışları Müdürü**: Mireille Sadège • **Yayın Koordinasyonu**: Kemal Belgin • **Sorumlu Yazışları Müdürü**: Ahmet Altunbaş • **Conseiller juridique** : Bahar Özeray • **Comité de rédaction / Yayın Kurulu** : Hüseyin Latif (Président), Mireille Sadège, Haydar Çakmak, Yann de Lansalut, Ali Türek, Aramis Kalay, Atilla Dorsay, Ayhan Cöner, Berk Mansur Delipinar,

Bülent Akarcalı, Celal Biyıklıoğlu, Daniel Latif, Doğan Sumar, Egemen Berköz, Erver Koltuk, Erkan Oyal, Eren Paykal, Ersin Üçkardeş, Ezgi Biçer, Gürkan Kinacı, Hugues Richard, Hasan Latif, İlhan Kesici, İnci Kara, Jean-Michel Tricart, Kasım Zoto, Kemal Belgin, Merter Özay, Merve Şahin, Müyesser Saka, Nevzat Yalçıntaş, Nolwenn Allano, Onur Eren, Onursal Özatacan, Osman Necmi Gürmen, Richard Özatacan, Sinem Çakmak, Sühendan İlal, Sönmez Köksal, Yasemin İnceoğlu, Ali Doğan Çamak, Mehmet Şakir Ersoy, Hacer Kuru • **Publicité et la communication** : Bizimavrupa / CVMag • Uniprint Basım San ve Tic Aş. • **Correspondants** : Neyran Elden (Strasbourg), Sandrine Aknin (Toulouse), Duygu Erdoğan (New York), Sinem Çakmak (Bruxelle) • **Conception**: Ersin Üçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Apa Uniprint Basım AŞ. Hadımköy m. 434 s. 34555 Amavutköy Tel: 0212 798 28 40 • **Distribution**: NMPP • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • **ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE)**: Kemal Belgin, Celal Biyıklıoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros  
85 € Turquie 60 € France 85 € Europe  
Version PDF : 50 €

[altinfos@gmail.com](mailto:altinfos@gmail.com)

# Iskender Giray, un artiste qui a su se forger une identité

Iskender Giray est un artiste stambouliote de 37 ans bien connu des habitants de Kadıköy. Ses statues, visibles en plusieurs endroits de la ville, parlent toutes de la Turquie d'aujourd'hui.

Son sourire illumine son visage. Ses grands yeux semblent remplis d'une joie intense. Celle de pouvoir admirer et accompagner la croissance d'un jeune arbre. Ses longs bras, disproportionnés par rapport à son corps frêle de petite fille, s'ouvrent à lui comme pour le célébrer. À ses côtés, son créateur, Iskender Giray, pose fièrement devant les photographes. Il est accompagné de sa femme, de son meilleur ami et d'un fonctionnaire de la municipalité de Kadıköy. La bonne humeur est de mise. Pour la petite troupe, la nouvelle naissance d'une statue d'Iskender est toujours un moment de fête. Les débats sont intenses pour savoir quel nom donner à ce nouveau-né. Déjà, des passants intrigués commencent à poser des questions. Pour le plus grand plaisir de l'artiste, satisfait de l'effet qu'il suscite.



Intriguer, poser les débats, tel est le but d'Iskender. Il n'a jamais dissocié l'engagement de sa condition d'artiste. Sa première rencontre avec le monde de l'art, il la doit à son père. Juge, il lui arrivait de visiter des prisons avec son fils. C'est lors d'une visite à l'âge de huit ans qu'il rencontre un prisonnier politique. Il passait ses journées à peindre. Pour le petit Iskender, le coup de foudre est immédiat. La même année, il peint sa première toile. Pour autant il lui faudra du temps pour franchir le pas et devenir artiste à part entière. « L'homme en Turquie doit être celui qui rapporte l'argent à la famille. J'ai donc commencé par faire des études de physique pour devenir ingénieur. Mais au bout d'un moment, je me suis dit que je m'en fichais d'être pris pour un fou. Au moins en étant artiste, j'avais une identité. » En 2000 il saute le pas. « Je travaillais pour une entreprise de télécommunications. J'étais en vacances à Antalya, j'ai acheté de l'argile et je l'ai sculptée », raconte-t-il. J'ai adoré, c'était comme une thérapie. Donc j'ai quitté mon boulot ». C'est le début d'années difficiles. Les repas se résument souvent à un peu de pain avec du sucre. Sa formation d'ingénieur lui permet pourtant de tenir le coup et surtout de trouver son style. Il choisit de sculpter le fer, le bronze, ou encore le chrome. Des matériaux techniques, qui nécessitent du temps : d'abord un premier moulage en argile, ensuite plusieurs moules en polyester avant de couler le métal. Autrement dit, pas le droit à une seule erreur. À côté du métal, la confection et la vente de marionnettes lui permettent d'avoir des revenus fixes les premières années et d'améliorer sa technique.



Il s'installe alors à Beşiktaş. À l'époque, aux longues journées de travail s'enchaînent les longues nuits de fête. Puis il y a deux ans, il s'installe avec sa fem-

me sur la rive asiatique à Moda, un quartier bien plus tranquille et apaisant. « Ici les gens s'autorisent à être vraiment ce qu'ils veulent être, sans faux-semblants », explique-t-il pour justifier son déménagement. Il trouve rapidement le soutien de la municipalité, grâce à Ulaş Yılmaz qui y travaille : « Je m'occupe des réseaux sociaux pour la municipalité de Kadıköy. Un jour on reçoit un message d'un type qui nous dit "Salut ! Je vous prévient que je vais installer une de mes sculptures dans votre quartier". Ça m'a intrigué, alors je suis allé voir. Depuis on est resté amis. » Au fil des mois, ses œuvres essaient un peu partout dans le quartier. Parfois, les œuvres sont volées. « Mais on finit toujours par les retrouver », rigole Iskender.

C'est par militantisme qu'il choisit d'exposer une partie de ses sculptures dans la rue. « Il dit des choses importantes », explique Yiğit, son meilleur ami. « Quand tu vois une de ses œuvres dans la rue, tu peux rentrer chez toi et continuer à vivre. Mais pendant un instant, il t'aura forcé à réfléchir ». Ce besoin obsessionnel de partager les questions qu'il se pose sur les problèmes

de la société est au cœur de son inspiration. « Je cherche à me mettre au service des gens et de leurs interrogations », dit-il. À l'exemple de « Name of Witness », une de ses nombreuses sculptures qui jouent avec un effet de lumière. Elle représente Thémis, la déesse de la justice, étranglée par une ombre. « Je l'ai fait pour les centaines de personnes qui sont en prison et qui ne savent pas pourquoi. Thémis est témoin de l'injustice du monde. La lumière qui vient sur elle, c'est comme pour symboliser qu'on veut la tuer, qu'elle est opprimée. » Son œuvre la plus engagée, celle dont il est le plus fier.



A n'en pas douter il continuera de parler de la Turquie pendant encore longtemps. Pour lui l'art peut aider son pays à s'améliorer, même si son domaine est peu considéré. « L'art est encore souvent vu comme un péché », déplore-t-il. « Je pense qu'il y a beaucoup de peur dans tout ça, plus que de réelle croyance ». Mais qu'on ne se trompe pas, cet éternel optimiste pense que ces peurs seront vaincues un jour. « On veut tous donner le meilleur de nous même, pour avoir le monde le plus beau possible. C'est ce que j'essaie de faire, et je souhaite élever mes enfants dans ce sens ». Pour que eux aussi, puissent un jour ouvrir leur bras pour admirer et célébrer leurs grandes sœurs de métal.

\* Noémie Allart & Antoine Rolland

## Agenda culturel NDS de la rentrée

### Mardi 15 septembre à 19h30 : L'amour de lire

Marie-Christine Barrault, lectrice, récitera des extraits de textes de l'écrivain et poète français Christian Bobin au lycée Notre-Dame de Sion. Elle sera notamment accompagnée au piano par Franck Ciup sur des morceaux de Bach, Chopin ou encore Satie, ainsi que sur ses propres compositions originales.

### Samedi 19 septembre à 19h30 : concert d'ouverture de la saison musicale 2015-2016 de Notre-Dame de Sion avec Orchestra'sion

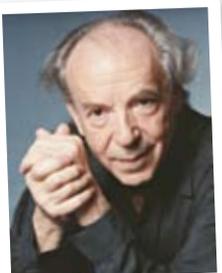


Le célèbre soliste autrichien Paul Badura-Skoda aura l'honneur d'ouvrir la saison musicale du lycée français de Notre-Dame de Sion d'Istanbul. Ancien disciple d'Edwin Fischer, il est l'un des plus dignes représentants du classicisme viennois, dont le répertoire inclut notamment les œuvres d'Haydn, Mozart, Beethoven ou encore Schubert. Il jouera sous la direction du chef

d'orchestre turc Orçun Orçunsel et avec la participation d'Oleksandr Samoylenko, premier violon d'Orchestra'sion, l'Orchestre Symphonique et de Chambre de Notre-Dame de Sion soutenu par le lycée français. Ensemble, ils interpréteront la Symphonie No.2 op.36 en Ré majeur, puis le concerto pour piano No.5 op.73 en Mi bémol majeur de Ludwig van Beethoven.

### Judi 15 octobre à 19h30 : Les Désenchantées

Cette grande soirée multithématique est à ne surtout pas manquer. Au programme de cet événement ouvert à tous, Frédéric Chopin, Richard Wagner, Cécile Chaminade, Henri Duparc, Hector Berlioz et Reynaldo Hahn. Le tout joué au piano par François Dumont, lauréat d'une Victoire de la musique classique en 2011 dans la catégorie meilleure révélation de l'année, et interprété par la soprano Hélène Kearns. Clou de la soirée, Didier Sandre, de la Comédie française, lira plusieurs extraits de l'intrigant roman de Pierre Loti *Les Désenchantées* (1906), traitant de la condition des femmes à la fin de l'Empire ottoman.



\* Sophie de Tapia

## Agenda culturel de Septembre

### Du 5 au 29 septembre à l'Institut français d'Istanbul : Vive le cinéma !



En partenariat avec Başka Sinema, l'Institut français d'Istanbul vous propose de (re) découvrir de récents succès du cinéma français. Six films acclamés par la critique et primés dans plusieurs festivals internationaux seront présentés pour le plus grand plaisir des amateurs de cinéma français. Les films seront projetés dans la salle numérisée de l'Institut français les samedis, lundis et mardis, à 16h et à 19h15.

### Du 5 septembre au 1er novembre : 14<sup>ème</sup> édition de la Biennale d'art contemporain d'Istanbul

Tous les deux ans depuis 1987, la Fondation pour la Culture et les Arts (IKSV) d'Istanbul organise sa biennale d'art contemporain. Cette 14<sup>ème</sup> édition, intitulée *Eau salée* et placée sous la tutelle de la commissaire d'exposition Carolyn Christov-Bakargiev, présentera cette an-



née une sélection de plus de 120 œuvres de 70 artistes venus de 40 pays différents, dont l'artiste William Kentridge ou encore le français Pierre Huyghe. Plusieurs artistes turcs y seront bien entendu mis à l'honneur, ainsi que de jeunes talents venus des Balkans, du Moyen-Orient ou encore d'Asie centrale. La biennale, organisée cette année autour du thème de l'eau de mer, sera répartie tout le long du Bosphore dans plus de 30 lieux différents.

### Du 18 au 24 octobre à Antalya : Festival international du film de l'Orange d'or

Le Festival international du film d'Antalya, ou *Altın Portakal* en turc (festival de l'Orange d'or) a lieu tous les automnes depuis 1964. Cette année, la 52<sup>ème</sup> édition du « festival de Cannes » de la côte méditerranéenne turque fera directement suite au Festival international de piano d'Antalya. La cérémonie de remise des prix se tiendra elle aussi dans le théâtre romain d'Aspendos. Pour l'occasion, la ville a tenu à redonner un coup de jeune à sa Vénus d'or, qui brandira cette année une orange dans sa main. Un rappel à la toute première statuette, remise au directeur et critique de film Halit Refiğ en 1964, lors de l'inauguration du festival, pour son film *Gurbet Kuşları* (« Les oiseaux de l'exil »).

# Le street artist twoOne débarque à Istanbul

Comme il le dit lui-même, l'art lui a permis de transcender les barrières de la langue et de découvrir de nouveaux pays. Car il ne s'arrête pas là : Hiro a déjà visité plus d'une dizaine de contrées et il a pratiqué le *street art* dans son Japon natal, en Australie et en Allemagne bien sûr, mais aussi au Royaume-Uni, aux Etats-Unis, en République Tchèque, en Tunisie, à Hong Kong, Taïwan, et maintenant en Turquie. Au détour d'une petite ruelle cachée derrière le lycée Galatasaray, non loin de la grande et célèbre avenue piétonne d'Isiklal, nous croisons l'artiste, un peu par hasard. Tout près de l'*Urban café*, dans la rue de Kartal déjà jonchée par les nombreux graffs colorés qui tapissent les murs de l'allée, Hiro peaufine son œuvre.

peinture se transforme progressivement en un fauve charismatique, sous les yeux ébahis des passants qui s'arrêtent, l'espace d'un instant, afin d'admirer l'artiste au travail.

Le graff a été réalisé en collaboration avec deux autres *street artists* turcs, Mr Hure et Leo Lunatic, auteurs des célèbres pandas qui peuplent plusieurs murs d'Istanbul et dont le plus célèbre de tous se trouve à proximité de la tour de Galata. Les deux artistes se sont occupés des deux extrémités du graff (Mr Hure à gauche et Leo Lunatic à droite).



L'art de twoOne représente généralement des animaux, la plupart du temps personnifiés, auxquels il attribue un corps doté de caractéristiques humaines. Ses graffitis sont également très souvent accompagnés de figures géométriques et teintés de couleurs vives qui se marient parfaitement avec l'aspect urbain abrupt des murs alentours. Il intitule d'ailleurs sa série de portraits « Psychological portraits », qu'il interprète comme étant une « représentation visuelle » des émotions humaines, du caractère et de la personnalité de chacun. L'animal symbolise en ce sens toute la simplicité et le naturel, s'opposant au côté matériel et superficiel de l'être humain. L'intégralité de ses portraits est à retrouver dans son recueil *Psychological portraits* en vente sur son site internet.



L'artiste, en visite pour la première fois à Istanbul, et l'organisatrice turque du projet, Elif, ont bien voulu répondre à nos questions.

**Quelle interprétation donnez-vous à votre œuvre ?**

*TwoOne* : La signification de mon œuvre est comme une expression de la couleur et du mouvement, de la joie et de la liberté, et c'est plus ou moins ce que je ressens quand je peins dans la rue ou à propos du *street art* en général.

**Vos graffitis sont-ils toujours étudiés à l'avance dans les moindres détails, ou vous arrive-t-il simplement d'aller dans la rue et de laisser libre-court à votre imagination et à la création ?**

*TwoOne* : Cela dépend. Parfois, j'ai un plan précis de ce que je veux faire en tête, parfois non, je me lance tout simplement. Cette fois, j'avais une idée de ce que je voulais faire mais la moitié du travail est de l'anticipation et l'autre de l'improvisation.

**Comment trouvez-vous les endroits dans lesquels vous peignez ?**

*TwoOne* : Certaines fois, je dois trouver l'endroit où je vais peindre par moi-même. Ici, l'artiste avec lequel je collabore m'a laissé repeindre les graffs qui étaient présents sur le mur auparavant, et qui avaient été effectués par ses amis.

**Avez-vous un accord de la municipalité pour peindre sur les murs ou s'agit-il parfois d'activités illégales ?**

*Elif* : Dans certains cas, le *street art* est légal, dans d'autres, non. Dans ce cas précis, c'est toléré car cet endroit est un *spot* très connu des artistes de rue.

**Connaissez-vous d'autres endroits d'Istanbul tels que celui-ci ?**

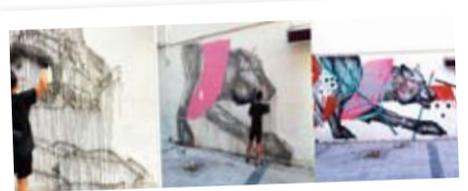
*Elif* : Bien sûr, il y a beaucoup de *street art* visible dans tout Istanbul, je suis sûre que vous vous en êtes rendu compte par vous-même. Surtout dans les quartiers de Karaköy et de Kadıköy.

**Vous avez évoqué une collaboration, vous arrive-t-il souvent de travailler avec d'autres artistes ? Est-il plus facile de travailler seul ou avec d'autres personnes ?**

*TwoOne* : Effectivement, c'est une collaboration, nous travaillons tous ensemble mais je viens tout juste de les rencontrer [les deux artistes]. C'est Elif qui a pris soin d'entrer en contact avec eux pour notre projet. Je fais aussi beaucoup de collaborations, je dirais que c'est à peu près 50/50. J'aime peindre avec d'autres artistes, c'est différent bien sûr. Mais j'ai aussi besoin de temps où je peins seul de mon côté. J'aime faire les deux évidemment.



\* Sophie de Tapia



Il commence tout d'abord par asperger le mur de peinture noire à la bombe. Ses gestes, qui semblent aléatoires pour un public à l'œil non averti, sont en fait le fruit d'une étude anticipée dans les moindres détails. En effet, c'est là qu'Hiro effectue son véritable tour de force : l'artiste prend en compte les couleurs de sa peinture afin de créer un résultat final plus qu'époustouflant. Muni de ses quelques bombes aérosols, Hiro s'attaque ensuite aux contours de l'animal qu'il veut dessiner, avant d'y ajouter la couleur et les formes géométriques, qui peu à peu donnent de la dimension à son œuvre. En quelques heures seulement, ce qui semblait être une simple dégoûlinade de

## Jeep Academy : initiation au franchissement avec la Wrangler



Alors que les lycéens planchent sur les épreuves du Baccalauréat, c'est dans une toute autre ambiance, non moins studieuse, et dans un cadre des plus pittoresques que j'embarque à bord de la Jeep Wrangler pour une initiation au franchissement afin de me qualifier à la première étape de la Jeep Academy.

Le but de cette académie est de proposer une immersion dans l'univers Jeep avec une série de parcours initiatiques pour faire comprendre les capacités tout terrain ainsi qu'à la formation au franchissement pur et dur. Après une explication et présentation des différentes positions de leviers à utiliser en fonction du type d'obstacles, un rappel de l'importance du choix des pneumatiques puis des règles élémentaires de sécurité et de bienséance, les professeurs - moniteurs de 4x4

expérimentés, et de surcroît pédagogiques, nous présentent les différentes étapes et parcours off road à surmonter.

**Sobriété, Motricité et Efficacité : Les Maîtres mots du Wrangler**

C'est à bord du Jeep Wrangler unlimited X Sahara, aux apparences cubiques qui rappellent un Hummer, de couleur Solar Yellow — le presque jaune historique des Postes ou Bus magique, au choix ! — que je me dirige vers la première épreuve.

Sous le capot, se cache un moteur de 4 cylindres diesel de 2,8L développant 200 chevaux. A l'intérieur, cela se pilote avec

deux leviers : une boîte de vitesses et une boîte de transfert pour alterner entre propulsion ou quatre roues motrices. Je passe le mode 4L (Low) pour quatre roues motrices avec des rapports de boîte de vitesses plus courts, idéal pour la pratique du tout terrain et du franchissement.

Sur la console centrale, pas de fioritures, c'est le règne de la sobriété et de l'essentiel avec l'écran GPS. Le passager a face à lui une barre pour se maintenir et ne pas être secoué. Les vides poches sont des filets pour mieux contenir et maintenir au mieux les objets pendant le périple.

**Rien N'arrête la Jeep Wrangler**

"Dois-je activer une option ?", l'instructeur me rassure aussitôt : "c'est une Wrangler". En effet, l'icône des 4x4 Jeep est prête pour tous types de chemins : pierre, boue, terre sèche, bois, montées vertigineuses ou rudes pentes... elle passe partout et sur quatre roues !

Lorsque la pente devient vertigineuse, il suffit d'activer le mode HDC (Hill Descent Control) et le Wrangler aborde la descente en toute sérénité, sans que le conducteur ait besoin d'appuyer sur la pédale de frein.

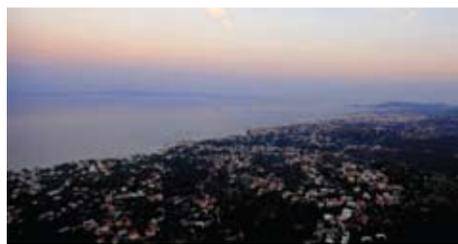
Les chemins en dévers et les montées, d'apparence infranchissables, sont gravés avec une facilité et une simplicité déconcertante. Et c'est parti pour l'aventure pleine de sensations, sans avoir besoin de rouler à 130km/h. Plongé dans des paysages dignes de Jurassic Park, s'enfonçant à travers la forêt primaire tel Indiana Jones ou parcourant dans le désert rappelant l'univers des Pierrafeu, la Jeep Wrangler se meut avec agilité et intelligence avec un excellent transfert de charge et permet d'effectuer d'impressionnants croisements de ponts.

\* Daniel Latif



# Les trésors cachés de Chios, l'île du mastic

Septembre, c'est la rentrée. Évadons-nous encore un instant sur les routes de Chios, à la découverte du mastic et de ses autres pépites insoupçonnables.



On atteint Chios, *Sakız Adası* (l'île du mastic) pour les Turcs, en 50 minutes depuis le port de Çeşme, près d'Izmir, ou en 6 à 8 heures depuis le Pirée. Une liaison aérienne est aussi assurée via Athènes. Mais n'oubliez pas de gros charters ou d'immenses paquebots y déverser un flot continu de vacanciers venus se ressourcer sur une « île grecque ». Le tourisme y est plutôt une affaire de connaisseurs.

On y croise principalement des familles grecques et turques. Ces dernières sont même plus nombreuses depuis 2010, suite à la levée de l'obligation du visa pour les citoyens turcs munis du passeport vert de la fonction publique. Les autres s'acquittent d'un visa Schengen à 35€. On vient



d'abord à Chios pour découvrir la culture du mastic (*mastiha* en grec). Cette résine est extraite des lentisques, arbres de deux à trois mètres de hauteur qui poussent dans le bassin méditerranéen, de l'Afrique du Nord à la Turquie. Mais seuls les arbres du sud de l'île de Chios produisent une sève. Pas même ceux du nord ! « C'est le résultat d'une combinaison rare entre une espèce d'arbre, un terroir, la pluviométrie et l'ensoleillement », nous explique Vassilis Ballas, seul guide de l'île à organiser des excursions dans les champs de lentisques. Plutôt étonnant lorsque l'on voit autour de soi une terre aride et caillouteuse.

Pourtant, « nul besoin d'arrosage, ni d'un excès de pesticides ou d'engrais », continue Vassilis. « L'arbre se défend seul contre les maladies, peut vivre 100 ans et donnera toujours entre 150 et 250 grammes de résine chaque année ». Le mastic se prête donc à une culture durable qui, sans être biologique, ne recourt pas massivement aux intrants chimiques. Seul du carbonate de calcium, autrement dit de la craie, est visible au pied des arbres. Inoffensive, elle empêche la sève de s'agglomérer avec la terre.



De juillet à septembre, on incise les arbres d'où coulent les fameuses « larmes de Chios ». Elles se solidifient sur le sol au bout de 15 à 20 jours. Puis elles sont collectées à l'aide d'un tamis. « Un travail principalement manuel et pénible », reconnaît notre guide. Les récoltes sont enfin vendues à une coopérative, l'Association des producteurs de mastic, qui centralise le conditionnement et la commercialisation des 150 tonnes de mastic recueillies annuellement.

« Le prix d'achat au producteur dépend de la taille d'une goutte et de sa pureté », nous explique Miltiadis Sarantinidis, salarié de la coopérative. Mais il se veut rassurant : « si les prix varient, notre rôle est de garantir un revenu minimum à chaque exploitant ». Ce sont ainsi près de 3 000 familles qui vivent de la culture du mastic avec un revenu stable. Mieux, depuis 2000, le prix d'achat au producteur a doublé, passant de 40 à 80€/kg. Un secteur dynamique, donc, malgré la crise économique.



Le mastic est généralement vendu sous sa forme naturelle en petites dragées à « mastiquer ». Consommé ainsi depuis la Grèce antique, il est le premier chewing-gum de l'histoire. On le trouve également en pâte pour les « sous-marins » : ces verres d'eau où l'on plonge une cuillerée de mastic et que l'on boit avec un café turc (ou grec). Si l'on en trouve également dans les « glaces collantes » si courues en Turquie, celles de Chios n'ont pas la même texture. L'élasticité des glaces turques vient en effet de l'ajout de farine de salep, alors que celles de Chios n'ont que du mastic. Une saveur très prononcée, même dans une glace au chocolat !

Le mastic se retrouve aussi dans les cosmétiques. « Mais c'est le secteur médical que nous cherchons à développer », nous informe Miltiadis Sarantinidis. Les vertus curatives du mastic ont déjà été reconnues contre les infections bactériennes du tube digestif. Et de nombreuses études scientifiques sont en cours pour démontrer ses autres bienfaits.



Si cette denrée rare fait aujourd'hui le bonheur des producteurs et des curieux, elle a plutôt suscité, par le passé, la convoitise des pirates et des nations voisines. C'est pour cette raison que les charmants petits villages médiévaux dans la région du mastic sont bâtis comme des

forteresses. En forme de cercle, une tour de garde se trouve au centre pour abriter les villageois en cas d'attaque, tandis que l'absence d'espace entre les habitations périphériques forment une sorte de muraille naturelle. Une fois trouvée l'une des entrées, parfois encore bien dissimulées comme à Mesta, on apprécie la fraîcheur des ruelles et l'ambiance de petit bourg, comme à Pyrgi où les vieilles dames discutent au pied de leurs maisonnettes décorées de motifs géométriques.



C'est au sortir de la route du mastic que l'on découvre les autres trésors cachés de Chios. Niché au sommet d'une falaise abrupte, le village d'Anavatos ne laisse pas indifférent. On est d'abord stupéfait de le voir flotter sur l'horizon, avant d'être bouleversé par son histoire tragique. En 1822, l'Empire ottoman, qui administra l'île de 1566 à 1912, envoie ses troupes mettre fin aux soulèvements populaires dans les régions grecques. Face à l'arrivée des soldats, 2 500 à 4 000 habitants d'Anavatos préfèrent se jeter dans le vide. Ils sont aujourd'hui moins de 20 à y habiter. Seule une famille y tient un restaurant sympathique. Une lueur d'espoir dans ce que l'on surnomme le « village fantôme ».



Tout près de la ville de Chios, au milieu d'un paysage de collines pelées et de pins grillés par l'incendie d'août 2012, le monastère Nèa Moni surprend par sa quiétude et sa simplicité. Construit au XI<sup>e</sup> siècle, ses mosaïques sont l'œuvre d'artistes de la même école que ceux ayant décoré Sainte-Sophie à Istanbul. À l'entrée, dans une petite chapelle, des crânes de personnes tuées en 1822 sont exposés. On apprend que sur 118 000 habitants, seuls 1 800 ont réchappé au massacre. Un événement qui a connu un fort écho en France avec *L'Enfant* de Victor Hugo et *Scène des massacres de Scio* d'Eugène Delacroix.

A d'autres endroits, la présence ottomane est mise en valeur. On la retrouve surtout dans la ville de Chios, lieu de vie des soldats impériaux en garnison. Si on re-



marque une fontaine bien conservée sur la place et une jolie mosquée près des jardins publics, ce sont les bains turcs qui attirent l'attention. Situés à l'intérieur du fort qui garde l'entrée du port, ils ont été admirablement rénovés en 2006.



Autres conquérants ayant administrés l'île, les Génois ont aussi laissé leur empreinte. Présents de 1346 à 1566, ces marins hors pair ont ouvert le commerce du mastic au monde et lancé celui des agrumes. Cultivés à Kambos, dans la périphérie sud de la ville de Chios, ils se vendaient à prix d'or. La villa Citrus, ouverte au public, a une terrasse où il fait bon siroter un jus de mandarine frais au son de la roue qui irriguait jadis les orangeries. En face, la demeure Argentikon accueille en toute discrétion des personnalités de marque. Elle offre le standing d'un grand hôtel dans l'enceinte d'une propriété typiquement génoise : un jardin planté d'agrumes et ceinturé par de hauts murs est orné de fresques de galets noirs et blancs.



Inévitables en vacances, les plages sont à l'image de l'île : préservées et surprenantes. À part la plage de Karfas, banale et bondée, les autres sont isolées et atypiques. Lovées dans de petites criques, il n'est pas nécessaire de traverser cinq rangées de parasols pour atteindre l'eau. Incontournable, la plage de galets noirs de Mavra Volia est une allégorie du bonheur : sublime et apaisante.